

Bibliothèque numérique

medic@

**La Fontaine, Jean de. La métallique
transformation. Contenant trois
anciens traictez en rithme françoise...**

A Lyon, chez Pierre Rigaud, 1618.

Cote : 40868x02



(c) Bibliothèque interuniversitaire de médecine (Paris)

Adresse permanente : <http://www.bium.univ-paris5.fr/hist/med/medica/cote?40868x02>

METALLIQUE TRANSFORMATION.

Contenant trois anciens traictez
en rithme Françoisé.

A SC, AVOIR,

La fontaine des amoureux de science:
Auteur L. de la Fontaine.

Les remonstrances de Nature a l'Alchy-
miste errant: avec la responce dudit
Alchym. par L. de Mung. Ensemble
vn traicté de son Romant .i. Rose,
concernant ledict art.

Le Sômaire Philosophique de N. Flamel,
Avec la deffense d'iceluy art, & des ho-
nestes personnages qui y vacquent:
Contre les efforts que L. Girard met à
les outrager.

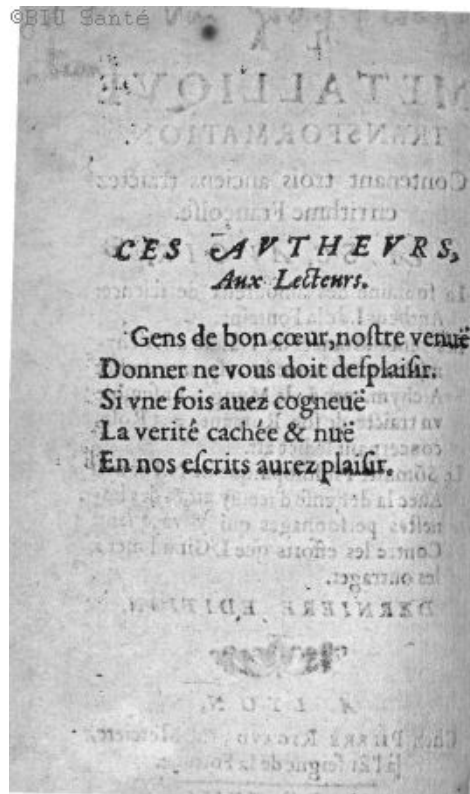
DERNIERE EDITION.



A L Y O N,

Chez PIERRE RIGAUD, rue Merciere,
à l'Enseigne de la Fortune.

M. DC. XVIII.





À V V L E C T E V R S.

Es iours passez, amis Lecteurs, sont venus en mes mains trois petits liures touchant la transformation des metaux, anciennement composez en rithme François par autant de bons auteurs : lesquels i'estime si delectables & profitables, qu'ils meritent bien estre leuz principalement par ceux qui ayment telle science. Et pource que parauant les exemplaires d'iceux estoient si rares, que plusieurs desiroient en vain de les voir, vous pouuez cognoistre quelle affection m'a esmeu à prendre peine qu'ils vous fussent publiquement presentez, ie dy, moyennant l'aide de veritables copies escrites à la main, beaucoup mieux ageancez & corrects, que de ma part ne les auoit oncques trouuez separément. Mais ie pense qu'il est conuenable, de dire icy quelque autre chose de chacun d'iceux, pour vous donner plus de contentement.

Le premier qui est appellé la Fontaine

La fon- des amoureux de science, fut composé
 raine des l'an 1413. par Iean de la Fontaine, natif
 amou- de Valenciennes en la Conté de Henault;
 reux de & a esté cy deuant imprimé à Paris &
 science. à Lyon: Mais sçauéz vous comment: Ve-
 ritablement ça, & là, trop cortompu, &
 amplifié de plusieurs choses superflues &
 sortes, tant au regard du sens, que de la
 rithme: Lesquelles y auoient esté entre-
 messées, par la liberalité de quelque igno-
 rant, sous espoir d'auoir part audict li-
 ure. Or vous veulx-ie aduertir, qu'en
 transcriuant & dressant ce nostre exéplai-
 re, n'ay suiuy vne seule copie imprimée
 ou escripte à la main; à cause des fautes
 & erreurs estans en chacune de celles
 que l'ay peu reconuoir: mais de toutes
 leurs meilleures pieces assemblees, & à
 mon iugement, ou besoin estoit, le mieux
 que l'ay peu corrigees, l'ay rendu tel qu'il
 est: toujours fuyant, & en cedit liure, &
 es autres, de faire (par mon labeur) aucun
 tort aux auteurs, ou lecteurs d'iceux.

De fouts: Quant aux diuerses images des fouts &
 vaisseaux, estans es impressions de Lyon,
 ie les ay laissées comme non necessaires;
 mais, que plus est, adioustées contre la
 sentence mesme de l'auteur d'iceluy li-
 ure, qui dict (f. 10. page 1. vers 18.

Un metal en un seul vaisfel,

Te conuient mettre en un fornél: &c.

loinct qu'il n'est faicte aucune description ou mention deldictz fours & vaisfeaux,és vieux exemplaires,lesquels nous auons veu escripts à la main.

Au second liure qu'on n'auoit encores imprimé, est premierement introduicte nature,remōstrant à l'Alchymiste la difference de ses effectz & de ceux de l'art: à fin qu'il puisse trouuer ce qu'il cherche, en prenant & suyuant la voye naturelle: & apres,ledict Alchymiste,luy faisant response prudente. On l'appelloit communément, la complainte de nature: pource que l'auteur luy faict commencer sa harangue en se doulourant. Quāt au nom d'iceuy auteur,les exemplaires que i'ay veu ne le portent en tiltre: mais i'estime, avec plusieurs autres, que c'est lean Clopinel, dict de Meung, d'oū il estoit natif: encores que ie n'aye oublié le passage de cedit liure, oū il est escrit (f. 38 pag. 1. vers. penult.

Comme tu peux voir és Romants

De lean de Meung:qui bien m'apprenne,

Et tant les Sophistes reprenne.

fin

A 3

*Les ve-
mōstran.
faites par
natu. à
l'Alchy.
&c. au-
teur I.
de Meūg.*

Car cecy est dict sous le personnage de
Nature : & l'on peut semblablement voir
entre ce que ledict de Meung ha compo-
sé, suyuant G. de Loris, au Romant de
la rose, que Amour, qu'il fait là parler,
tient tres-honorables propos de luy mes-
me. C'est apres auoir dict,

*Cy se reposera Guillaume,
Dont le tombeau soit pl. in de baulme,
D'encens, de myrrhe, d'aloes,
Tant m'a seruy, tant m'a loes.
Ou s'enfuit,
Et puis viendra lean Chopin,
Au cœur gentil, au cœur lnel,
Qui naisra dessus Loyre à Meung,
Lequel & à soul & à ieun
Me seruira toute sa vie
Sans auarice & sans enuies
Et sera si sage & si bon,
Qu'il n'auroit cure de raison,
Qui mes oignemens hait & blasme,
Combien qu'ils flairent plus que basme, &c.*

I'ay aussi extrait & ioinct au dessusdict
liure, vn lieu d'iceluy Romant, auquel le-
dict de Meung traicte manifestement de
l'art susdict, & à cause duquel seul, plu-
sieurs

fierts achètent ledi&t Romant. Apres est
suyuant le petit testament attribué à Ar-
nauld de Villeneufue.

Le troisieme liure (qui n'auoit para- *Somma-*
uant esté mis en lumiere) est intitule le *re Philo-*
Sommaire Philosophique de Nicolas *sophie*
Flamel : qui florissoit l'an 1393. & 1407. *de.N.Fla-*
comme il appert encores en la ville de *mel.*
Paris à S. Innocent és monumés des deux
arches opposites, le cymitiere entre elles,
qu'il fit alors faire. En l'une desquelles
font, outre autres choses, erigees les es-
figies de deux Serpens, ou dragons, &
d'un Lyon, suyuant la description que
d'iceux il a faict en ce liure, fol. 60. pa-
ge 2. vers 1. & fol. 61. page 1. vers 25.
Or croy-ie bien que vous ne mespriserez
cesdicts autheurs pour leur stile : car en-
cores que leurs vers ne ayent, quant aux
mors, la grace de ceux de Ronfard, ou de
plusieurs autres poètes de nostre temps,
c'est assez qu'ils enseignent choses ex-
quises & precieuses, lesquelles sont sou-
uent cachees sous quelque vil habit. En-
cores sera-ce humainement faict de les
excuser tous, ou aucuns d'iceux, des fau-
tes qu'on leur pourroit attribuer, & en
charger ou le temps, ou la perplexité &

difficulté de la matiere subiecte , ou bien
 les vices des exemplaires corrompus. l'ay
 adiousté à la fin desdicts liures , vne de-
 fense de ceste dicte science : contre l'ou-
 trageuse epistre de l. Girard : à fin qu'ils
 foyent moins subiects aux outrages de
 quelques légards estourdis, & plus agrea-
 bles à plusieurs honnestes personnes. Or
 si en quelque endroict ma peine vous
 peut profiter ou plaire , iouyſſez-en
 iouyeusement.



LA FONTAINE
DES AMOUREUX
de science : compoſee par
Iean de la Fontaine de Va-
lenciennes, en la Comté de
Henault.



*C*E fut au temps du mois de May,
Qu'on doit ſouir dueil & eſmay,
Que j'entray dedans un vergier
Dont Zephyrus fut iardinier,
Quand deuant le iardin paſſoye,
Je n'eſtois pas veſtu de ſoye:
Mais de pauvres draps maintenu,
Pour n'apparoir en public nu.
Et m'eſbattant avec deſir
De chaffer loing mon deſplaiſir,
Ouy un chant harmonieux
De pluſieurs oyſeaux gracieux.
Adonc ie regarday l'entree
Du iardin, qui eſtoit fermee.
Mais comme ma venue eſtima

LA FONTAINE DES

Zephirus tost la defferma:
 Puis se retira par effect
 Monstrant qu'il n'auoit cela fait.
 Et quand ie vis celle maniere,
 Je me tiray un peu arriere,
 Et en apres entray dedans.
 Du iour n'auois mangé des dents,
 L'auoye grand soif & grand faim.
 Mais portois avec moy du pain,
 Qu'auois gardé une semaine.
 Lors aperceu une fontaine,
 D'eau tres-clere, pure & fine,
 Qui estoit sous une aubespine.
 Ioyeulement empres massis,
 Et de mon pain soupes y fis:
 Puis m'endormis apres manger
 Dedans ce gracieux verger:
 Et selon mon entendement,
 Je dormy assez longuement,
 Pour la plaisir que prenoye
 Estant au songe que songeoy.
 Or pourrez scauoir de mon songe,
 Et s'apres le trouuay men songe.
 Il est vray qu'il me fut aduis,
 Que deux belles dames au cler veis,
 Semblables à filles de Roy
 Au regard de leur noble arroy.
 Vers moy s'en vindrent doucement
 Et ie les saluë humblement.

En leur disant, illustres dames
 Dieu vous sauf & de corps & d'ames,
 Plaise vous à moy vos noms dire,
 Ce ne me vueillez esconduire.
 L'une respond par grand plaisir
 Ami i'ay à vous Cognoissance:
 Voici Raison que i'accompaigne:
 Soit par monts, par vaux, par campagnes
 Elle te peut faire moult sage.
 Alors entendant ce langage,
 Et cuidant estre resueillé,
 D'un cas fus fort esmerueillé:
 Car issir veis la fontaine,
 Qui est tant agreable & saine,
 Sept ruisseaux que veu ie n'auoye,
 M'estant couché en celle voye,
 Lesquels m'auoyent si fort mouillé
 Que i'en estoie tout souillé.
 Là s'espandoit l'eau à foison,
 Adonc priay dame Raison,
 Qui estoit avec Cognoissance,
 Me dire la signifiante
 De la fontaine & des ruisseaux
 Qui sont si plantureux & beaux
 Et à qui estoit le pourpris,
 De tous costez bien entrepris
 D'arbres & de fleurs odorantes
 Arrousez des eaux courantes,
 En sorte que pareils i'amaie

Ne

Ne me sembloit avoir veu. Mais
 Elle me dist tresdoucelement
 Mon ami tu sauras comment
 Va de ce qu'as si grand desir:
 Escoute moy tout à loisir,
 En la Fontaine ha une chose,
 Qui est moult noblement enclose.
 Celuy qui bien la cognoistroit,
 Sur toutes autres l'aymeroit.
 Qui la voudroit chercher & querre,
 Et puis trouuee mettre en terre
 Et secher en menue poudre,
 Puis arriere en son eau resoudre,
 Mais que fussent auant parties,
 Puis assemblees les parties,
 Qui la terre mettroit pourrir
 En l'eau que la doit nourrir
 Il en naistroit une pucelle
 Portant fruit à double mamelle,
 Mais qu'on ostant la pourriture,
 Dont elle ne son fruit n'a la cure,
 La pucelle dont ie douise
 Si poingt & ard en meinte guise:
 Car en l'air monte, en haut volant
 Puis descend bas, à val coulant,
 Et en s'en descendant faonne,
 Haon que nature luy donne.
 C'est un Dragon qui à trois gorges:
 Familieuses & iamaiz saoules:

Tout

10 Santé
 AMOUREUX DE SCIENCE. 7
 Tout autour de luy chascun rue,
 L'environnant ainsi qu'en rue,
 Et poursuivant par forte chassa:
 Tant que gresse couure sa face,
 Que le neircist & si l'engise,
 Puis le compresse & le mengue,
 Elle r'enfante meismement:
 (Ce se fait amoureuxment:
 Plus puissant que devant grand somme:
 Puis le boit comme ius de pomme,
 Ainsi l'enfant à sa maniere,
 Souvent boit & r'enfante arriere,
 Tant que plus cler est que Christal,
 Pour urayte fait en est ytal.
 Et quand il est ainsi luisant,
 En eau moult fort & puissant,
 Il pense deuorer sa mere,
 Qui ha mangé son frere & pere,
 Ainsi comme l'alaitte & couue,
 Le Dragon le fier de sa couue,
 Sauueront deux parties part,
 Que luy aide après ce depart,
 Et puis la deliure de trois goulles,
 Qui l'ont plus tost prins que gargoules,
 Alors est le plus fort du monde,
 Iamais n'est rien qui le confonde,
 Merueilleux il est & puissant,
 Vne once en vaut cent d'or pesant,
 C'est un seu de telle nature,
 Qu'il

Alias
 Mais auge
 par cha-
 leur on
 chaffe
 Gresse
 que luy
 couure la
 face.

Alias
 Mais des-
 sus luy
 faut que
 lon chaf-
 se &c.

LA FONTAINE DES

Qu'il passe toute pourriture,
 Et transmue en autre substance,
 Quant qu'il attainc à sa semblance,
 Et guerist maladie toute,
 Apostume, lepre, & goutte:
 Et es vieux corps donne ieunesse,
 Et es ieunes, sens, & liesse.
 C'est ainsi que de Dieu miracle:
 Ce ne peut faire le triacle,
 Ne rien qui soit sous Ciel trouué,
 Fors ceci, qui est esprouvé
 Par les Prophetes anciens,
 Et par docteurs Phisiciens.
 Mais on ne l'ose plus enquerre,
 Pour peur des Seigneur de la terre,
 Onques mais n'aduint tel meschie:
 Car ce faire on peut sans peché:
 Moult de Sages si l'ont aymé,
 Maudit soit qui l'a diffamé,
 Lon ne le doit onc reueler,
 Qu'à ceux qui veulent Dieu aymor.
 Et qui bien aiment, ont victoire
 Pour seruir Dieu, aymor, ou croire:
 Car cil à qui Dieu donne espace,
 De viure tant que en quelque place
 Il ait celle œuvre labouree,
 A de Dieu la grace impetree
 En soy, saches certainement,
 Dont prier doit deuotement

Pour

Pour les saints hommes qui l'ont mise
 En escrit selon leur devise,
 Philosophes & Saints prua'hommes:
 Dont ie ne scay dire les sommes,
 Mais Dieu leur face à tous merci,
 Qui ont ouure iniques ici:
 Et ceux qui aiment la science,
 Dieu leur doint bien & patience,
 Scauoir dois que celui Serpent,
 Que ie t'ay dit premierement,
 Est gouverné de sept Ruisseaux,
 Qui tant sont amoureux & beaux,
 Ainsi l'ay voulu figurer,
 Mais autrement le vueil nommer:
 C'est une pierre noble & digne,
 Faicte par science diuine,
 En laquelle vertu abonde,
 Plus qu'en nulle qui soit au monde:
 Trouuee est par Astronomie,
 Et par vraye Philosophie.
 Elle prouient en la montaigne
 On ne croist nulle chose estraigne.
 Sachez de verité prouuee,
 Plusieurs sages l'y ont trouuee.
 Enceres la peut-on trouuer
 Par peine de bien labourer,
 Des Philosophes est la pierriere
 Que tant est amoureuse & chere.
 Aisément on la peut auoir:

Alias
 On trou-
 ue quelle
 croist en
 haut,
 avecques
 tout ce
 qu'il lux
 faut,

Et

LA FONTAINE DES

Et si vaut mieux que nul auoir,
 Mais peine auras moult endurée,
 Auant que tu l'ayes trouuee,
 L'ayant, n'auras faute de rien
 Qu'en trouue en ce monde terrien.
 Or venenons à la fontaine
 Pour en scauoir chose certaine.

Celle fontaine de valeur,
 Est à vne Dame d'honneur,
 Laquelle est Nature appelée,
 Qui doit estre moult honoree:
 Car par elle toute chose est faicte,
 Et s'elle y faut, tost est desfaicte.
 Long temps ha que fust establie,
 Celle Dame ie vous assie:
 Car aussi tost que Dieu eut faitz
 Les Elemens qui sont parfaits,
 L'eau, l'Air, la Terre, & le Feu,
 Nature en tout parfaicte fu.
 Sans nature ne peut pus croistre,
 Dedans la mer la petite oistre.
 Nature est mere à la ronde
 De toutes les choses du monde.
 Noble chose est que de Nature.
 Moult bien y pert à la figure
 De l'homme, que nature ha faicte,
 En quoy de rien ne s'est meffaicte:
 Aussi fait-il en plusieurs choses,
 Qui par Nature sont desclofes.

Oyseaux

AMCYREUX DE SCIENCE. 9
 Oyseaux, arbres, bestes, fleurettes, et tout ce
 Du tout par Nature sont faites: car tout ce
 Et ainsi est-il des metaux, car tout ce
 Qui ne sent pareils ny esgaux, car tout ce
 Car par elle mesme se font, car tout ce
 Dedans la terre bien profond: car tout ce
 Desquels plus à plein conteray, car tout ce
 Quand Nature te monstrey, car tout ce
 Laquelle ie veix que tu voyes, car tout ce
 Afin que mieux suyue sa voye, car tout ce
 Et son sentier en la tienne ceure, car tout ce
 Car il faut que la te descouure, car tout ce
 Ainsi que tels propos tenoit, car tout ce
 Je veis Nature que venoit, car tout ce
 Et alors, sans faire delay, car tout ce
 Droit encontre elle m'en allay, car tout ce
 Pour la saluer humblement, car tout ce
 Mais certes tout premierement, car tout ce
 Vers moy fait inclination, car tout ce
 Me donnant salutation, car tout ce
 Lors Raison dict, voici Nature: car tout ce
 A l'aymer mets toute ta cure: car tout ce
 C'est elle que te fera estre, car tout ce
 De son ouvrage prudent maistre, car tout ce
 Je l'escoutay diligemment, car tout ce
 Et elle se prit sagement, car tout ce
 A me demander d'où j'estoye, car tout ce
 Et qu'en ce liu là ie queroye, car tout ce
 Car il estoit beaucoup sauuage, car tout ce

Et pour les non cleres plein d'ombrage,
 Dame, di-le, par Dieu de cieus,
 Le suis venu ci, comme cieus,
 Qui ne scait en quelle part aller,
 Pour bonne aduerture trouuer.
 Mais ie vous diray sans attente,
 Et en bref propos mon entente.
 Vn moult grand Prelat vey iadis,
 Scauant, clerc, prudent & subtils,
 Qui parloit en commun langage,
 Ainsi que faict mainz homme fuge
 Du scauoir de la medecine
 Qu'il faisoit tres-haute & tres-digne,
 En demonstrent ses excellences
 Par moult grandes experiences.
 Des Philosophes & leur science
 Deuisoit en grand reuerence.
 Bien auoit esté à l'escole.
 Alors fut mis en une colle
 Ardente, d'apprendre & scauoir
 Chose meilleure que tout auoir.
 Et de luy demander m'aduint,
 D'où premier la science vint.
 S'en escript on la raconnta
 Ex qui fut cil qui la monstra.
 Il me respondit sans delay
 Par ces propos que vous diray.
 Science si est de Dieu don,
 Qui vient par inspiration.

Ains

Ainsi est science donnée
 De Dieu, & en l'homme inspirée.
 Mais avec ce apprend on bien
 A l'escole par son engien.
 Mais avant qu'une lettre fust venue
 Si estoit la science sceue.
 Par gens non clerics, mais inspirez.
 Qui doivent bien estre honorez.
 Car plusieurs ont trouué science,
 Par la diuine sapience.
 Et encore est Dieu tout puissant
 Pour donner à son vray seruant
 Science telle qu'il luy plaist.
 Dequoy à plusieurs clerics desplaist.
 Disans qu'aucun n'est suffisant.
 S'il n'a esté estudiant.
 Qui n'est maistre des arts, ou docteur,
 Entre clerics reçoit peu d'honneur.
 Et de ce les doit-on blâmer,
 Quand autrui ne scauent loier.
 Mais qui bien punir les voudroit,
 Les livres ester leur fandroit.
 Là seroit science faillie
 En plusieurs clerics, n'endentez mie.
 Et pas ne le seroit de laiz.
 Qui sont rondeaux & virolais,
 Et qui scauent mettrier.
 Et plusieurs choses que mettier
 Font à maintes gens à deliure.

Qu'ils ne trouuent pas en leur liure,
 Le Charpentier, & le Masson
 N'estudient que bien peu, non
 Et si font aussi belle usine,
 Qu'estudians en Medecine,
 En Loix, & en Theologie,
 Pour auoir pratiqué leur vie.
 Dés lors fui grandement épris,
 D'employer du tout mes esprits,
 Tant que par vraye experience,
 Auoir peusses la ragnossance,
 De ce que maint homme desire,
 Par grace du souverain sire.
 Mon conte raison & nature,
 Bien escutoient ie vous assure,
 Puis à nature di, Madame,
 Helas coudours de corps & d'ame,
 Suis en travail voulant apprendre,
 Science, ou ne puisse mesprendre,
 Pour auoir honneur en ma vie,
 Sans ce que nul y ait enuie.
 Car tout mon bien ie vueil acquerre,
 Comme les Laboureurs de terres,
 La terre fouir & houer,
 Et puis sa semence semer,
 Comme font les vrais Laboureurs,
 Qui font leurs biens & leurs honneurs,
 Et pour cela prier vous vueil,
 Que vous me dictes de vox vueil,

Com-

Comme on nomme celle fontaine,
Qui tant est amoureuse & saine.

Elle respond, amy de voir

Puis que desirez le scavoir.

Elle s'appelle, pour le mieux,

La fontaine des amoureux.

Or te doit-il estre notoire

Que d'puis Eue nostre mere

J'ay gouverné tout le monde,

Si grand comme il est à la ronde:

Sans moy ne peut chose regner,

Si Dieu ne la veut inspirer.

Moy qui suis nature appelée,

J'ay la terre environnée,

Dehors, dedans, & au milieu:

En toute chose prins mon lieu,

Par mandement de Dieu le Pere,

De toutes choses je suis mere,

A toutes ie donne vertu,

Sans moy n'est rien, ne oncques fu,

Chose qui soit sous le ciel trouuee.

Qui par moy ne soit gouvernee.

Mais puis que tu entends raison,

Je te vueil donner un bel don,

Par lequel, si tu veux bien faire,

Tu pourras Paradis acquerre,

Et en ce monde grand'richesse,

D'on te pourra venir noblesse,

Honneur & grande Seigneurie.

LA FONTAINE DES

Et toute puissance en ta vie:
 Car en ioye tu l'vseras,
 Et mont de nobles faitts verras,
 Par celle fontaine & cauerne,
 Qui tous les sept metaux gouverne.
 Ils en viennent. c'est chose claire,
 Mais de la Fontaine suis mere,
 Laquelle est douce comme miel,
 Et aux sept Planetes du ciel,
 Comparee est: sciauoir Saturne,
 Iupiter mars & la Lune,
 Le Soleil, Mercure & Venus:
 Entends bien, tu y es tenu.
 Les sept Planettes que i'ai dict
 Accomparons sans contredit,
 Aux sept metaux venans de terre
 Qui tous sont faits d'une matiere.
 L'or entendons par le Soleil,
 Qui est un metal sans pareil,
 Et puis entendons pour l'argent,
 Luna le metal noble & gent.
 Venus pour le cuiure entendon,
 Et aussi c'est moult bien son nom.
 Mars pour le fer, & pour l'estain
 Entendons Iupiter le sain.
 Et le plomb pour Saturne en bel,
 Que nous appellons or mesel,
 Mercurius est vif argent,
 Qui a tout le gouvernement,

De

Des sept metaux: car c'est leur mere,
 Tout ainsi que si les compere:
 Qui les imparfaits peut parfaire.
 Apres le te voudray remettre,
 Or entendi bien que ie diray.
 Et comme ie declareray
 La Fontaine à dame Nature,
 Que tu vois ci pres en figure.
 Si tu sçais bien Mercure mettre
 En œuvre comme dit la lettre,
 Medecine tu en feras,
 Dont paradis puis acqueriras,
 Avecques l'honneur de ce Monde,
 Ou grand' planté de bien abonde.
 Sçavoir dois par Astronomie,
 Et par vraye Philosophie,
 Que Mercure est des sept metaux.
 La matiere, & le principal:
 Car par sa pesanteur plombasse,
 Se tient sous terre en vne masse,
 Nonobstant qu'elle est volatine,
 Et es autres moult conuersive,
 Et est sous la terre trouuee,
 Tout ainsi comme est la rousee.
 Et puis en l'air du Ciel s'en monte,
 Moy Nature le te raconte,
 Et si apres peut concevoir.
 Qui en veut Medecine auoir
 Mercuriale, en son vessel,

©BIU Santé LA FONTAINE DES
 Le mettra dedans le fournel
 Pour faire sublimation
 Qui est de Dieu un nobl: don,
 Laquelle ie te veux monstrier
 A mon pouoir: & figurer.
 Car si ne fais pur: corps & ame,
 Iane feras bonne almagame,
 N'aussi bon parachement.
 Mets y donc ton entendement.
 Or extends si tu veux scaoir,
 (Mieux vaut bon sens que nul auoir)
 Pren ton corps & en fais essai,
 Comme autres ont fait bien le scai,
 Ton esprit te faut bien monder,
 Ains que puisses incorporer.
 Si faire veux bonne bataille
 Vingt contre sept conuient sans faille,
 Et si ton corps ne peut destruire
 Vingt, à ce pas il faut qu'il meure.
 Alias
 Vingt en- Si est la bataille premiere,
 contre 60- De Mercure tres forte & fiere,
 nient, &c. Apres rendre lui conuient faire,
 Ancois qu'on en puis rien attraire,
 Quand à ton vouloir entrepris
 Rendu sera, lors estant pris,
 Si tu en veux auoir raison,
 L'enfermeras dans la prison,
 D'où il ne se puisse bouger.
 Mais d'un don le dois soulager:
 Ou

Ou pour toy rien ne voudra faire,
 Tant que luy feras le contraire.
 Et si faire luy veux plaisir,
 Il le te conuient eslargir,
 Et remettre en son premier estre,
 Et pource seras tu son maistre:
 Autrement sçauoir bien ne peux
 Ce que tu quiers, & que tu veux.
 Mais par ce point tu le sçauras,
 Et à tout son plaisir viendras,
 Mais que tu faces de ton corps
 Ce dont te fais ci le recors.

Faire dois donc sans contredit,
 Premier de ton corps esprit,
 Et l'esprit reincorporer
 En son corps sans point separer.
 Et si tout ce tu ne sçais faire,
 Si tu ne commence point l'affaire.
 Apres ceste conuinction,
 Se commence operation,
 De laquelle si tu poursuius,
 Tu auras la gloire des cieus.
 Mais tu dois sçauoir par ce liure,
 Que moi Nature te deliure,
 Que le Mercure du Soleil,
 N'est pas à la Lune pareil:
 Car toujours doit demeurer blanche,
 Pour faire chose à sa semblance,
 Et celui qui au Soleil sert,

©BIU Santé LA FONTAINE DES
 Le doit ressembler en appert:
 Car on le doit rubifier:
 Et ce est le labour premier.
 Et puis assembler les peut-on
 Comme i'ay dit, en ma maison
 Cy deuant que tu as ouye,
 Qui te doit trouuer en l'ouye.
 Et si ce ne scauois entendre:
 En ton labour pourrois mesprendre:
 Et à l'aduenture perdrois
 Long temps, & en vain l'userois.
 Et s'a mon dit scais labourer,
 Seurement y peux proceder.
 Or as tu un point de coste oeuvre,
 Que moi Nature te descouure.
 Si te faut par bonne raison,
 Faire apres congelation
 De corps & d'esprit ensemble,
 Tant que l'un à l'autre ressemble,
 Et puis te conuient par bon sens
 Separer les quatre elemens,
 Lesquels tous mouueaux tu feras,
 Et puis en oeuvre les metras.
 Premier tu dois le feu extraire,
 Et l'air aussi pour c'est affaire,
 Et les composer en apres.
 Ce te dis cy par mots expres,
 La terre & l'eau d'autre part,

Servent maulx bien à celui art,
 Et aussi fait la quinte essence:
 Car c'est de nistre fait la cence.
 Quand tu as les quatre trouvez,
 Et l'un de l'autre separez,
 Ainsi que j'ai dit par dessus,
 Ton faict sera demi conclus.
 Or peux proceder moiennant,
 Que tu faces ce que deuant
 Je t'ai en ce chapitre dit.
 Tu le mettras au four petit,
 Cela s'appelle mariage,
 Quand il est fait par homme sage:
 Et aussi c'est moult bien son nom.
 Or entendez bien la raison:
 Car masculin est fort liable
 Avec feminin amiable.
 Et quand purs & nets sont trouvez,
 Et l'un avec l'autre assemblez,
 Generation fort certaine,
 Si que c'est un œuvre hautaine,
 Et qui est de grande substance.
 Ainsi eût-il d'autre semblance,
 De maint homme, & de mainte femme,
 Qui ont bon loz & bonne fame,
 Par leurs enfans qu'ils scauent faire,
 Dont chacun doit priser l'affaire:
 D'oiseaux, de bestes, & de fruiets:
 Autrement prouver ie le puis:

Alias
 Et en fai-
 sant.
 Al. Science.

Mettez

LA FONTAINE DES

Mettez d'un arbre la semence
 En terre pour bonne science:
 Apres la putrefaction,
 En viendra generation.
 Par le froment le peux scauoir,
 Qui vaut mieux que nul autre auoir,
 Semant un grain, en auras mille.
 Là ne faut estre moult habile:
 Ne oncques ne fut creature,
 Al. Côme Qui dire peut à moy Nature,
 Naissance ay prins sans te corcher,
 Tu ne peux rien me reprocher:
 Et ainsi des metaux est il,
 Dont Mercure est le plus subtil.
 al Quand Dans le Four est mis, on son corps,
 il est mis Que ie t'ay dit en mes records.
 dedas son Et de ce faire il est moult prest,
 corps Il le Ainsi que verras cy apres.
 conuient Là luy conuient enamourer,
 enamou- Son pareil, & puis labourer,
 rer. De sô Mais ains qu'afin puisse venir,
 pareil puis D'ensembl: los faut despartir,
 labourer, Mais apres celle departie,
 &c. Ser' assemblent ie vous assie.
 La fois premier est fiançaille,
 Et la seconde l'esponsaille,
 A la tierce fois par droicteure,
 Assemblees en Une nature,
 C'est le mariage parfait.

Auguel

Auquel gist trestout nostre fait.
 Or entens bien comme i'ai dit:
 Car pour vrai en rien n'ai mesdit.
 Quand tu les auras separez,
 Et peu à peu bien reparez,
 En apres les r'assembleras,
 Et l'un avec l'autre mettras.
 Mais te souuienne en ta leçon,
 Du proverbe que dit Caton:
 L'homme qui list en rien n'entend,
 Semble au chasseur qui rien ne prend,
 Si apprens donc à bien entendre,
 Affin que ne puisses reprendre
 Les liures, ne les bons facteurs,
 Lesquels sont parfaits entendeurs:
 Car tous ceux qui nostre œuvre blasment,
 Ne la cognoissent ne l'entendent:
 Celui qui bien nous entendroit,
 Moult tost à nostre œuvre viendrait.
 Plusieurs fois a esté ouuree,
 Et par Philosophos esrouuee:
 Mais plusieurs gens tenus pour sages
 La blasment dont ils sont folages:
 Et chacun les en doit blâmer,
 Qui a sens en soi sans amer.
 Mais louer doit-on bien & bel,
 Tous ceux qui aiment tel toiel,
 Et qui le pensent à trouuer,
 Par peine de bien labourer.

Es-

LA FONTAINE DES

Et doit-on dire, c'est bien fait.
 Les maris leur bel effect.
 Or auons nous dict vne chose,
 Qu'il faut que briefuement soit decloze.
 C'est que si bien procader veux
 Tu faces l'union des deux,
 Tant que fiances puissent estre
 On vauisset qui en scait bien l'estre.
 Et puis pour ton fait separer
 Le te conuient bien ordonner.
 Et pour t'en dire la façon
 Ce n'est que resolution
 Laquelle te fait grand mestier,
 Se pour suivre veux le mestier,
 Elle doit le compost deffaire
 Ainsi que tu en as affaire.
 Alias
 Quand tu verras la terre seiche,
 De l'eau du Ciel
 fais qu'elle le leiche:
 Car ils s'ont tous d'une nature,
 Labourer doncques par droiture,
 Tant que chacun à part lui soit,
 Et puis auant la terre soit,
 De l'eau du Ciel par droiture,
 (Car ils sont tout d'une nature)
 C'est raison qu'elle soit abreuuee,
 Et de moi sera gouvernee.
 Or t'ai-je dit sans rien mesprendre,
 Comme ton corps peut ame prendre,
 Et comme les faut despartir.
 Et l'un d'avec l'autre partir:
 Mais la despartie, sans doute,
 Est la clef de nostre auure toute.
 Par le feu elle se parfaict.

Sa

DU SAINCT AMOUREUX DE SCIENCE. 16.
 Sans luy l'art seroit imparfaict.
 Aucuns dient, que feu n'engendre
 De sa nature fors que cendre:
 Mais, leur reuerence sauuee,
 Nature est sans le feu entee:
 Car si Nature n'estoit,
 Iamais le feu chaleur n'auroit.
 Et si prouuer ie le voulois,
 Le del en tesmoing ie prendrais. Alias Sol.
 Mais quoy nous lairrons ce propos,
 Et autre dire voulons loz.
 Et quand ce parler entendis,
 Le mot en mon cuer escriis,
 Et du noble Dame d'arroy. al. Aux 7.
 Vneillez, un peu entendre à moy,
 Et reuenons à ces metaux,
 Dont Mercure est le principaux,
 Et me faictes vous & Raison
 Aucune declaration,
 Ou de vostre fait suis abus,
 Pource que dit auez dessus:
 Car vous voulz, que ie defface
 Ce que s'ai fait de prime face:
 Et expressement vous le dites,
 Je ne scai si ce sont redites,
 Ou si parlez par paraboles,
 Car ie n'entens point vos escoles,
 Amy, ce respondit Nature,
 Comme entendis tu le Mercure,
 Qua

BIU Santé LA FONTAINE DES
 Que ie s'ay cy deuant nommé
 Je te dis qu'il est enfermé,
 Encores que souvent aduient
 Qu'en plusieurs mains il va & vient.
 Le Mercure que ie te lo,
 Surnommé de Mercurio,
 C'est le Mercure des Mercures:
 Et maintes gens mettent leurs cures,
 De le trouuer pour leur affaire:
 Car ce n'est Mercure vulgaire:
 Sans moy tu ne le peux trouuer,
 Mais quand tu en voudras ouuer,
 Moult te faudra estre autentique,
 Pour paruenir à la pratique,
 Par laquelle pourras auoir
 De noz faits un tres grand scauoir:
 Les metaux te faudra cognoistre,
 Ou ton fait ne faudra vne cistre,
 Or, pour entendre mieux la gaise,
 Je te diray où l'œuvre est mise,
 Mesmement où elle commence,
 Si tu es fils de la science.
 Et cil qui y veut paruenir,
 Faut qu'à ce point sache venir:
 Ou rien ne vaudra son affaire,
 Pour labour qu'il y sache faire.
 Pour ce nomme se La Fontaine,
 Qui tant est amoureuse & saine,
 Mercure, celui vrai surgeon,

Qui cause est de perfection.

Or entens bien que ie diray.

Car pour vray riens ne mesdiray

Celuy Mercure sans pareil,

Peux-tu trouver ou le Soleil,

Quand il est en sa grand' chaleur,

Et qu'il fait venir mainte fleur.

Car apres fleurs viennent les fruits.

Par ce point prouver ie le puis,

Et encores par cent manieres,

Qui sont à ce fait moult legieres.

Mais cestuy cy est le principe,

Et pour cela le te recite.

Certes ie ne t'ay abusé.

Car pour voir il y est trouué:

Et s'en Luna veux labourer,

Autant bien l'y pourras trouuer.

En Saturne, & en Iupiter,

Et en Mars, que ie nomme Fer.

Dedans Venus, & en Mercure.

On peut bien trouver la plus sure:

Mais, quant à moy, ie l'ay trouué

Au Soleil, & puis labouré,

Et pource t'en ay fait ce Liure,

Que tu m'entendes à deliure.

Dedans Luna saches de voir,

Ay ie prins mon premier avoir.

Encor ay ie aux entendeurs,

Que c'est tout un de deux labours,

Alias:
Afin que
l'entende
à deliure.

C

Excepté rubiffement,
 Qui sert au Soleil noblement:
 Et plus dire ne t'en scauoye,
 Se la pratique ne monstroye:
 Et celle ne te puis retraire,
 Sinon que tu le voye faire.
 Mais ayes bien en ta memoire,
 Ce que ie t'ay dit iusqu'à ioy.
 Estant à resolution,
 Faire dois inhibition:
 Mais ne commence point à faire
 Ce que i'ay dit sur tel affaire,
 Si n'as probation du fait.
 D'auoir bien resoult l'imparfait.
 Et si tu peux passer ce pai,
 Recorpore le par compas,
 En reuenant au fait premier:
 L'autre ne fut que messagier.
 Voir tu l'apeux euidemment,
 Comme se fait legierement.
 Par plus bres tu ne peux venir,
 Au plus fort de ton aduenir.
 Et si tu l'entens pour certain,
 Tu ne laboureras en vain:
 Et apres ce labeur cy fait,
 Te faut refaire le desfait.
 Putrefaction est pour voir
 Dont il doit naistre un noble auoir.
 En ce point gist la mesprise,

Auguel

Auquel tout nostre fait s'attise,
 Et quoy que l'aye dit deuant,
 Icy gist tout le conuenant.
 Dans le Four est mis l'appareil,
 Tu en doibs auoir vn pareil,
 Car germe fault premier pourrir,
 Qu'il puisse de hors terre yssir,
 Mesmes la semence de l'homme,
 Que pour probation te nomme,
 Se pourrit au corps de la femme,
 Et deuiens sang, & puis prent ame,
 Mais en forme de creature,
 Ce secret cy te dit Nature.

Car une chose en deura naistre,
 Que scaura bien plus que son maistre.
 Pour allaiter les quatre enfans,
 Qui sont desia venus tous grans,
 Lesquels Elemens sont nommez,
 Et l'un de l'autre separez,

Or as-tu cinq choses ensemble,
 Et l'une l'autre bien ressemble:
 Aussi n'est-ce qu'une substance,
 Toute d'une mesme semblance.
 Là doit l'enfant manger sa mere,
 Et apres destruire son pere.
 Fleur, & lait & fruit & avec sang
 Connient trouuer en un estang.

Or regarde dont le lait vient,
 Et que là sang faire conuient.

Si ce ne scez, considerer,
 Tu pers ta peine à labourer:
 Et si tu me scez bien entendre,
 Si labours sans plus attendre:
 Car tu as passé le passage
 Où demeure maint fol & sage.
 Là tu te peux un peu poser.
 Apres commence à labourer:
 Et poursui tant que face issir.
 Fruict parfait, qu'on nomme Elixier.
 Car par œuvre sciencieuse
 Se fait la pierre precieuse
 Des Philosophos le renom,
 Qui en scauent bien la raison.
 Et n'est ioyel, ne mal auoir.
 Qui puisse celle pierre valoir.
 Si ses effects vœux que ie die,
 Guérir peut toute maladie.
 Aussi par ses tres-nobles faits.
 Parfait les metaux imparfaits,
 Et ne fait plus chose du monde,
 Fors ceste où grand vertu abonde.
 A merueilleux faits est encline,
 Pourtant la nommons medecine.
 Et de toutes les autres pierres,
 Que maints Princes tiennent pour cheres,
 Nulle peut tant resseoir l'homme,
 Que ceste cy que ie te nomme.
 Et pource ie t'en fais memoire,

Que

Que tu le tiennes pour notoire:
Car sur toutes pierres du monde,
Vertu dedans la nostre abonde.
Et pour ce doit faire deuoir,
De gaigner vn si noble auoir.
Si tu me veux bien ensuuir,
A ce point pourras aduenir.

Apprens bien, si seras que sage:
Car ie t'ay ja dit tout l'usage,
Au four tu le pourras bien veoir,
Auquel doit estre ton auoir:
Faisant par vn certain atteur,
De putrefaction le tour.
Plus t'ay appris que de ces pars
Ton œuure demeure en deux pars
De ce rien plus ne te diray
Iusques en toy venü i'auray
Seruice pourquoy te le die,
Car autrement seroy folie.
Mais quand tu l'auras desferuy,
En brefs mots ie te l'auray dy,
Pource ne m'en demande plus,
Ie n'ay que trop dit du surplus.

Et quand i'en entendü nature,
Que de parler plus n'auoit cure,
Pour ses ouurages declayer.
Moult tendrement prins à l'ouuer.
Et dis, noble Dame d'arroy.
Vneillez auoir pitié de moy,

LA FONTAINE DES

Ou iamaïs ne seray deliure,
 De ce qu'ay trouué en vn liure.
 Dites moy Dame noble & bonne,
 L'auance si ferez aumosne.
 Lors respondit, plus n'en scauras,
 Tant que defferuy tu l'auras.
 Helas dis-ie lors, Dame chere,
 Vneillez moy dire la maniere,
 Comment le pourray deferuir:
 Car à tousiours veux vous seruir.
 Loyaument sans ailleurs penser.
 Je ne vous puis recompenser,
 Ne augmenter vostre richesse:
 Service vous feray sans cesse,
 Si me donnez tant noble auoir,
 Que des vostres me recevoir.

Adonc nature respondit:

Fils, tu scais ce que ie t'ay dict
 Mais si me croy, d'ore en auant.
 Pourras bien estre plus scauant.
 Dame: dis-ie, par Dieu des Cieux,
 Je voudroye bien estre cienx,
 Qui doit seruir pour tel affaire,
 Tout son viuent sans rien meffaire:
 Vneillez moy donc vos plaisirs dire,
 Car ie ne veux rien contedire.

Lors dit Nature, sans mesprendre,
 Beau Fils il te conuient apprendre
 A cognoistre les sept metaux,

Dont

Dont le Mercure est principal,
Leurs forces, leurs infirmités
Et variables qualités.
Après apprendre te convient,
Dont souffre, sel, & huile vient,
Dequoy nous te faisons mémoire,
Qui te fera mestier encore.
Moult est le soulfre nécessaire,
Et si donra prom à faire.
Sans Sel ne peux mettre en effect
Vtile chose pour ton fait.
D'huyle tu as mestier moult grand:
Sans luy ne feras fait flagrant.
De ce te doit bien souuenir,
S'à nostre œuvre veux paruenir.
Un mot te diray, or l'entend,
Dequoy tu seras bien content.
Un metal en un seul vaisseau.
Te convient mettre en un Fourneau.
C'est Mercure que ie t'expose:
Et si n'y faut nulle autre chose.
Mais, pour l'abregement de l'œuvre,
De point en point le te descouvre.
Or te vueil ie dire de l'or,
Qui des metaux est le tresor:
Il est parfait, nul ne l'est plus
De ceux que j'ay nommé dessus.
La Lune l'est, & ne l'est mis,
De vray ie le te certifie.

LA FONTAINE DES
 Il n'y a qu'un metal au monde,
 En qui nostre Mercure abonde,
 Et s'y est en tous sept trouué,
 Moult bien ay ceey esprouué.
 L'or est chaud & sec par droicteure,
 La Lune est froide en sa nature.
 Saturnus est pesant & mol:
 En ce peut-il ressembler Sol.
 Plusieurs Clers de parler ignel,
 La veulent nommer or melé.
 Venus bien la Lune ressemble,
 En paix, & en forger ensemble.
 Mercure froid & humide est,
 Tesmoing lupin qui en naist.
 Mars est dur, pesant, & froit.
 Des autres tous c'est le conroit.
 Soit leur nature dure ou tendre,
 Il les couuient tous sept comprendre.
 Comme les ay nommez dessus,
 Et cognoistre bien leurs vertus:
 Et par ce point apres feras
 De Mercure ce que voudras.
 Las, dis-je, Dams il sera fait.
 Dites moy l'auance du fait,
 Et comment pourray retraicter,
 Ce qu'ay veu en vostre verger:
 Car oncques mais puis que fus né,
 Je ne fus tant enamouré
 De chose nulle de ce monde.

Te croy que vertu y abonde:
 Je le tiens pour secret de Dieu,
 Qui reuelé soit en ce lieu.
 Lors dit Nature, tu dis voir,
 Et c'est du monde tout l'auoir:
 Car de ma fontaine prouient
 Grand' richesse: d'où l'honneur vient
 Au monde en diuerse maniere.
 A plusieurs suis comme miniere.
 Et pource que tu es venu
 Icy sans aucun reuenue.
 Et que tu as volonté bonne,
 De labourer comme personne
 Desirant bon-heur rencontrer,
 L'auance ie te vueil monstrier.
 Dit t'ay au chapitre notoire,
 Je ne sçay si en as memoire,
 Qu'en deux parties, gist ton œuvre.
 Moy Nature le te descouure.
 Fais ton soulfhre penetratif,
 Par feu deuenir attractif:
 Et puis luy fais manger sa mere:
 S'auras accompli nostre affaire.
 Mets la mere au ventre à l'enfant.
 Quelle ha enfanté par deuant.
 Puis si sera & pere & fils.
 Tout parfaict de deux esprits.
 Pour vray il n'en est autre chose.
 Fors ce que cy ie t'en expose.

Aliàs.
 Pourfuy-
 le à venir
 attractif.

Et si tu y veux adiouster
 Chose estrange, ou administrer,
 Soulfre, sel, huyle, n'autre rien,
 Pour voir ton fais ne vaudra rien:
 Car terre si ne peut porter,
 Autre fruit qu'on y veut semer.
 Creature, fait creature,
 Et beste, beste à sa nature.
 Ainsi est de toutes semences,
 Tiens ce propos de mes sciences.

Beausils ne dy que ce soit gale:
 Il faut que tout monte & aual,
 Par un chemin moult gracieux.
 Moult plaisant, & moult amoureux.

al. La no- La voye j'ay preordonnee,
 stre eue- Tout ensement que de rosee.
 pure or- En l'air du Ciel la faut monter:
 donnee, Et puis doucement aualer,
 Tout ain- Par un tres-amoureux sentier.
 si va que Lequel on doit bien retraicter:
 la rosee. En la descente qu'elle fait,
 Enfant le souffre parfaict:
 Et si à ce point peux venir,
 Tu peux bien dire sans mentir,
 Que d'or pourras auoir sur terre,
 Grande quantité sans meffaire.
 Car si toute la mer estoit
 De metal, tel qu'on le vendroit,
 Cayure, Argent vif, plomb, ou Estain.

Et

Et tu en mises un seul grain
 Dessus, quand seroit eschauffée,
 Il en faudroit vne fumee,
 Qui mentoit merueilleux arroy:
 Et apres se tiendrait tout coy,
 Et puis quand seroit appaisée,
 La fumee, & tout accoisée,
 La mer trouueroit plus fin or,
 Que nul Roy ayt en son thresor.
 Or vueil au propos retourner,
 Que deuant pour bien gouverner,
 Quand ton souffre sera mangé,
 Ton Mercure mortifié,
 Tien le en prison quarante iours.
 Et puis tu verras tes amours:
 Et Dieu t'en laisse si bien faire,
 Que Paradis puisses acquerre.
 Tu vois icy bien ordonnee
 La prison que ie t'ay nommee
 Par soy la te baille en figure.
 Or te souuienne de Nature,
 Qui t'a voulu administrer.
 Si noble don, & reueler
 La science tres. admirable
 Et en ce monde venerable.
 Autrement ne peut estre faicte.
 La pierre que ie t'ay retraiete.
 Voy doncques bien les escriptures
 De nos liures, on par figures:

Démonstree est ceste science,
 Qui est la fleur de sapience,
 Vraye chose sans nulle fable.
 Tres-certaine & tres-veritable.
 Le dessus si est tout semblable
 A ce qui est dessus muable,
 Pour perpétuer à la fin chose,
 Miracle d'une seule chose:
 Comme de seule chose furent.
 Et par la pensée d'un creurent
 Toutes les choses qui sont nées.
 Si nos œuvres sont d'un creent.
 Le beau Soleil en est le pere,
 Et la Lune la vraie mere:
 Le vent en son ventre le serre:
 Sa nourrisse si est la terre,
 Le pere est du thresor du monde.
 Et grand secret icy se fonde.
 Sa force si est toute entiere.
 Quand il retourne en terre arriere.
 Separe la terre du feu,
 Par engin, & en propre biens
 Et doucement le gres despart
 Du subtil, que tiendra à part.
 Lors montera de terre es cieux.
 Et descendra deuant ses yeux,
 Recenant vertu souverain.
 Avec sa force terrienne.
 Ainsi parviendras à grand gloire.

PAR

Par tout le monde ayant victoire.
 C'est des forces toute la force,
 Là où maint se peine & efforce.
 Les subtiles choses vaincra,
 Et les dures transpercera.
 Merueilles sont moult conuenables,
 Dont auons les raisons notables.
 Mon nom est Jean de la Fontaine.
 Trauaillant n'ay perdu ma peine.
 Car par le monde multiplie
 L'œuvre d'or que i'ay accomplie.
 En ma vie, par verité,
 Graces à sainte Trinité,
 Qui de tous maux est medecine.
 Vraye, & par effect la plus fine.
 Qu'en peut en aucune part querre,
 Soit en mer, soit en toute terre:
 Et du metal impur, l'ordure
 Chasse, tant qu'en matiere pure
 Le rend: c'est en metal tres-gent.
 De l'espece d'or ou d'argent.
 L'œuvre se fait par ce moyen.
 Et si n'y faut nul autre engien,
 Selen mon petit sentiment.
 Le trouue veritablement.
 Pource vueil ie nommer mon Liurg,
 Qui dit la matiere, & deliure
 L'artifice tant precieux,
 La fontaine des amoureux.

De

De la science tres.vtile,
 Descrite par mon petit stile.
 Faict fut par amoureux seruage,
 Lors que n'estoye ieune d'age,
 L'an mil quatre cent et treze,
 Que i'auoye dans deux fois seize,
 Comply fut au mois de Ianuier,
 En la ville de Montpelier,

Quelqu'un adiouste.

Ci finist leau de la Fontaine,
 Qui tenant icelle ceuvre hantain,
 Comme vn don de Dieu tres-secret,
 Doit faire tout homme discret.

Tout l'art qui est de si grand pris.
 Peut estre en ces deux vers compris.

*Si fixum soluas, faciâsque volare solutum,
 Et volucrem figas, faciet te vincere tutum.*

F I N.

BALADE DV secret des Philosophes.

*Qui les deux corps veulx animer,
Et leur Mercure hors extraire,
L'ardant d'iceux bien sublimer,
L'oyfel volant apres retraire:
Le au te conuient par art detraire,
Des deux unis parfaitement,
Puis le mettre en vas circulaire,
Pour fruit auoir tres-excellent,*

*Le Pellican faut permuer:
De son vaissel ne me puis taire.
N'oublie pas le circulier,
Par feu subtil de tres-bon aire:
Luy fuyant to faudra fix faire,
Et le fix encores volant.
Dont viendra, par temps lumineux,
Pour fruit auoir tres-excellent.*

Pas

Pas ne fais ce sans alterer
Nature, par voye contraire:
Car autrement ne peux muer,
La substance, & teincture faire.
Enfin luy fant electuaire,
D'autre corps noble & transparent:
Nature est commun exemplaire,
Pour fruiet auoir tres-excellent.

Prince cognois de quel agent
Et patient tu as affaire,
Pour fruiet auoir tres-excellent.

LES





LES
REMONSTRANCES
DE NATURE A L'AL-
chymiste errant.

Par l'Auteur, Jean de Menng.

Comme nature se complaint,
Et dit sa douleur & son plaint
A vn sot souffleur, sophistique,
Qui n'vse que d'art mechanique.

NATURE.

H Elas que ie suis douloureuse
Me voyant ainsi malheureuse,
Quand ie pèse à toy genre humain.
Que Dieu a formé de sa main,
A sa semblance, & vraye image,
Pour le parfait de son ouvrage,
Qui sur toute autre creature,
Te desreigle tant de Nature,
Sans vser par temps & saison
En tes faicts de dame Raison.
Je parle à toy sot fantastique,
Qui te dis & nomme en pratique

D

LES REMONST. D'E NAT.

Alchymiste, & bon Philosophe:
 Et tu n'as sçavoir, ny estoſſe.
 Ny Theorique ny science.
 En l'art, ny de moy cognoissace.
 Tu romps alambics grosse beste,
 Et brusle charbon qui t'enteste:
 Tu cuis alumx, sels, orpiments,
 Et fonds metaux, brusle attraments
 Tu fais grands & petits fourneaux,
 Abusant de diuers vaisseaux.
 En effect ie te certifie,
 Que t'ay honte de ta folie.
 Qui plus est, grand' douleur ie souffre
 Pour la fume de ton soulfhre,
 Et par ton feu chaud, qui ard gent,
 Tu cuido fixer vif argent
 Qui est volatil & vulgal,
 Et non cil dont ie fais metal.
 Pour ce chemin ne feras rien:
 Si tu ne marche d'autres pas.
 Mal tu uses de mes compas:
 Mal tu entens mon artifice.
 Mieux vaudroit faire ton office.
 Que tant dissouldre & distiller
 Tes drogues, pour les congeler
 Par alambics, & descenſoires,
 Cucurbites, distillatoires.
 Par Pellicans & matheras:

Al. Ce
 n'est ainsi
 que fais
 metal.

Al. Subli-
 matoires.

Jamais :

Iamais tu ne l'arresteras.
 Puis tu fais pour ta fixation,
 Feu de reuerberation,
 Voire si tres-chaud que tout fond.
 Ainsi tes œuures se perfont.
 En fin pers l'autrui & le tien.
 Iamais tu n'y trouueras rien,
 Si tu n'entre dedans ma forge,
 Où ie martelle & toujours forge
 Metaulx, & terrestres minieres:
 Car là tu verras les manieres
 Et la maniere de quoy s'œuure.
 Ne cuido pas que te deconure
 Le mien secret qui tant est cher,
 Si premier tu ne vas chercher
 Le germe de tous les metaux,
 Des animaux, & vegetaux,
 Qui sont en mon pouuoir tenus,
 Et en la terre detenus.
 L'un, quant à generation,
 Et l'autre, par nutrition.

Les metaux, nont fori que l'essence:
 Les herbes ont estre & croissence:
 Les bestes, ont la sensitiue,
 Qui est plus que vegetatiue.
 Metaux, pierres, & atraments
 Le procrees des elements:
 D'eux ie fais celle mixtion
 Et prime composition.

Degré
 de plu-
 sieurs
 choses
 naturel-
 les.

LES REMONSTR. DE NAT.

Leans au ventre de la terre,
N'aillent oncques ne les doibs querre.
Les herbes ont graines expressez,
Pour conseruer cy les especes:
Et les bestes portent semence,
Dont ils engendrent leur semblace.
Brief, chacun fait bien son deuoir,
Sans me tromper ne decevoir,
Mais toy homme tout plein de vice,
Entrepreuant sur mon office,
Tu te deuoy de nature,
Plus que nuls autre creature.

La nature & origine
des me-
taux &
pierres.

Metaux n'ont vie nullement,
Ne nourriture aucunement.
Pour pululer & augmenter,
Ny nul pouuoir de vegeter:
Ils n'ont semence generable.
Aussi n'engendrent leur semblable.
Ils sont creez en prime instance,
Des elemens & leur substance:
De ces quatre ie les fais naistre.
Les metaux & pierres n'ont qu'estre.
Toutes les pierres sont frangibles,
Et tous les metaux sont fusibles:
Après leur fusion fixables
Doiuent estre & bien maleables.
Les uns par depuration
Reçoient grand perfection,
Comme l'or sus par mon art gent.

Que

Que ie depure & fin argent.
 Mais les autres plus impurs sont:
 Pource que le vif argent ont
 Trop crud, & leur soulfhre terrestre
 Trop aduste. Si ne peult estre
 Tel metal mis en purté.
 A cause que n'a merité
 La matiere forme si bonne:
 Car tous mes faictz tant bien s'ordonne
 Que chacun son espece ameine,
 Selon que la matiere est saine.
 Si scausir veulx où ie recouure
 Matiere à ce tout premier i'ouure
 Le cabinet de mes secrets
 Par outils subtils & discrets,
 Et vays chercher propre matiere
 Prochaine pour faire miniere:
 Laquelle ie prens és boyaux
 De mes quatre elemens royaux,
 Qu'est la semence primitive,
 Contenant ferme substantiu
 En simplicité compesée,
 Preparée & bien disposée
 A transmuier les quatre en un.
 Sous genre general commun.
 Lors luy donne, tant suis benigne,
 Par mon art vertu metaline,
 Dont sont faictz metaux purs, impurs,
 Les uns mols, les autres plus durs.

Matiere
 des me-
 taux.

Je l'ay des elemens extraicte,
 Par mes ciels l'ay ainsi pourtraicte,
 Laquelle par long temps ie meine
 De la matiere primeraine
 En prochaine & propre matiere
 Dont ie fabrique ma miniere.
 Puis soulfre & vis argent en issent
 Qui en metaulx se conuertissent.
 Non pas tel vis argent & soulfre
 Que tu vois: iamaïs ne le souffre:
 Car par contraires qualitez
 Sont transmuez & agitez
 De leur propre en autre nature.
 Matiere ainsi par pourriture
 Et idoine corruption,
 Au moyen de priuation,
 Que la forme premiere tue,
 Puis de nouuelle est reuestue:
 Et par la chaleur naturelle
 Qui la matiere tient en elle,
 Excitee de tous les cieux,
 Auecques le feu gracieux
 Que ie scay en ma forge faire,
 Forme ie donne sans forfaire,
 En fin telle que la matiere
 Est bien susceptible & la tire.
 Ainsi priuation, & forme,
 Et matiere, dont ie m'informe,
 Sont mes principes ordonnez,

Priuatiō,
 forme &
 & matie-

Qui

Que d'en haut me furent donnez:
 C'est mon maistre le Createur
 Qui commanda comme on aucteur
 Que de matiere vniuerselle,
 Se fissent comme son ancelle,
 Transmuer les quatre elements
 Par mes actes & regimens
 Sous vne forme generale
 De toute espeece minerale.

Si fais par mon art naturel.
 Circonferer le beau Soleil
 En vingt & quatre heures la terre:
 Lequel iamais ne fault ny nerre
 D'exciter par son mouuement
 Chaleur en chacun element:
 Aussi fait la huitiesme Sphere,
 Les sept planettes, & leur pere,
 Qui est le grand premier mobile
 Lequel rauist, tant est habile,
 Avecques luy les Spheres toutes:
 Et n'y faut point faire de doubtes.
 Son chemin fait en occident:
 Et les autres sans accident.
 Font au contraire tous leurs cours.
 Si conduis les longs & les cours,
 Comme Saturne, qui son temps
 Et son corps parfaict en trente ans.
 Iupiter en douze ans le fait,
 Et Mars, en deux ans le parfaict.

Mouue-
 ment des
 Cieux.

Saturne.
 Iupiter.
 Mars.

LES REMONST. DE NAT,

Le Soleil. *Le beau Soleil pere de vie*
Sa circonference assouvie,
En passant par un chacun signe
Iustement un an y assigne
Et six heures, pour tout le compte.
Venus. *Venus, dont on fait si grand compte.*
Met trois cens quarante & neuf iours:
Et puis Mercure fait son cours
En trois cens trente neuf en somme.
La Lune. *La Lune, prochaine de l'homme,*
Vingt & neuf & demy demeure
A passer les douze & quelque heure,
Alia 27. *Et ainsi par leurs cours diuers,*
Sont causez, estez, & yuers.
Es elemens mutations,
Et ça bas generations.
Et iamaïs rien, qui soit sensible
Ou soit visible ou inuisible.
Ne peut estre, ne auoir lieu
Sans moy, sans les cieux, & sans Dieu.
Ainsi font les cieux toutes choses
Qui sont deffous la Lune encloses,
Et enuoyent leur influence,
Sur la matiere en sa puissance.
Et la matiere forme apperte,
Comme femme l'homme souhaitte.
Tant d'estoilles sont au ciel mises,
Sous qui matieres sont submisés
Et subiectes en diuers nombre.

Vers

Vnes sont claires, autres sombres:
Tant & tant sont innombrables,
Que ce sont choses admirables.
Ainsi diuerses choses font
Pour tant de diuers cours quels ont
Là sus au ciel, ça bas vertus
Sus elemens: dont sont vestus
D'especes les indiuidues.

Et sçaches que ne sont perdues
Tant d'influences nullement
Quand descendent sur l'element.
De la terre, posé quels soyent
Inuisibles, & ne se voyent,
Et qu'auant quels tombent sur terre
Sont si presséz & en tel serre,
Que par force l'vne & l'autre entre
En penetrant iusques au centre.

Influen-
ces.

En si tres diuerse maniere
Qu'elles font dedans la miniere
Diuerses generations.
Par diuerses impressions,
Sans erreur & sans nulles fautes
Obeissants les basses aux hautes.

Si est la terre environnée
Des cieux, dont elle est ornee,
En receuant leurs influences
Et tres agreables substances.
Dont sa vertu chacun veut mettre
Et iusques au centre penetrer,

D 5

Vapeurs
& exha-
lation.

La 'pro-
chainc
matiere
du soul-
vis argent
metallh-
ques.

Et par mouuemens & chaleurs
S'engendrent en terre vapeurs.
Aussi font exhalations
Des primes compositions.
La vapeur, est froide & humide.
Voire que demeure & reside
Et est en terre retenue:
Mais si elle va en la nue.
Humide & chaude pourra estre.
L'autre, que demeure terrestre
Et qu'est enfermee & enclose,
Par laps de temps ie la dispose
En soulfre, qui est son agent,
Avec son passif vis agent.
Lors est seconde mixtion
De prime composition.
Le tout est tiré de la masse
Des quatre elements que i'amasse
Comme t'ay ja dict cy deuant.
Et pour toy i'en parle souuent,
Afin que point tu ne t'abuses
Et qu'en pratique ne t'amuses.
Après la putrefaction,
Se fait la generation.
Par chaleur, qui est annexee
Dedans l'œuvre ja commencee,
Tres-amiable, sans ardeur,
Afin d'eschauffer la froideur
Du vis argent: lequel tant souffre

Qu'il

Qu'il est fait vn avec son soulfre
 Le tout en seul vaisseau compris
 Le feu, l'air, & l'eau, que ie prins
 Dedans son terrestre vaisseau,
 Qui totes sont en vn seul fourneau.
 Je cuis lors, dissouls, & sublime,
 Sans marteau, tenailles, ny lime,
 Sans charbon, fumier, baing marie,
 Et sans fourneau de soufflerie.
 Car l'ay mon feu celestiel,
 Qui excite l'element sel
 Selon que la matiere appete
 Forme telle qui luy compete.
 Ainsi mon vif argent ie tire
 Des elemens & leur matiere.
 Puis son soulfre le suit de pres,
 Comme tout vn, qui par expres
 L'eschauffe petit à petit
 Doucement à son appetit.
 Lors froit se fait chaut vertueux,
 Et le sec, humide vinctueux.
 Or entens par hic & par hec,
 L'humide n'est point sans son sec,
 Ne le sec aussi sans l'humide:
 Car l'un avec l'autre reside
 Sous vne essence primitive,
 Qui est l'elementatiue.
 L'esprit & la quinte-essence,
 Dont nostre enfant prent sa naissance.

Le

Alias
Le feu
l'enfante
certes
nourrist.

Le feu l'enfante & le nourrist.
Dedans l'air: mais auant pourrist.
Au ventre de la vierge terre,
Puis en vient l'eau qu'on doit querre,
Qui est la matiere premiere,
Dont ie commence ma maniere.
Car un contraire circonstant,
Son contraire est fort resistant,
En se fortifiant de sorte
Non tant que l'argent ne l'emporte.
Lors est le passif transmué,
Et de sa forme desnué,
Par l'appetit de la matiere

Le pou-
voir de
nature, &
ses instru-
mens.

Que tousiours nousue forme attire.
Du premier ciel & grand moteur,
Est mon sçavoir gubernateur,
Mes mains sont la huitiesme Sphere,
Ainsi que l'ordonna mon pere:
Mes metaux, sont les sept planettes
Dont ie forge choses si nettes.
La matiere dont fais ouurages,
Pierres, metaux, arbres, herbages,
Bestes brutes & raisonnables.
Que sont les œures tres-loüables,
Generalement toutes choses,
Que sont dessous le ciel encloses,
Je la prens & point ie ne ments,
Seulement es quatre elements.
C'est la matiere primeraine,

Cahes

Cahes, byle: c'est domaine
 Dequoy ie fais iouyr le Roy.
 Et la Royne, & tout son arroy.
 Le Cheualier est tousiours prest
 Et la chambriere fait l'apprest.
 Et tant plus est noble la forme,
 Et plus noblement m'y conforme.
 Sache que i'ay toutes puissances
 De substantier toutes essences.
 Et de les faire confister,
 Et forme en matiere exciter.

Diuision
 de la mas-
 se & pre-
 miere ma-
 tiere.
 Esprits.

Or notez bien les trois parties
 Que de la masse sont parties
 Que Dieu fist au commencement
 De la pure, premierement.
 Il crea Cherubins, Archanges.
 Les Seraphins, & tous les Anges:
 Et de la moins pure & seconde,
 Il crea les cieux & la ronde:
 Et de la tierce part moins pure.
 Les elements & leur natura
 Il crea: Mais le feu premier
 De vertu voulut premier,
 Et le mist haut deffous la Lune.
 Corruption ne tient aucune
 En soy, mais tient de quinte essence
 La plus pure part en puissance.
 Et puis l'air tres-subtil il fist.
 Et de la quinte-essence y mist,

Cieux.

Elemens.
 Le Feu.

L'air.

Nen

L'eau Non tant comme au feu: puis fist l'eau.
 Qui est un visible & tres beau
 Element: quinte-essence tient
 La terre. Autant comme elle appartient:
 Et puis la terre voulut faire,
 Afin de son vouloir parfaire:
 Combien qu'en un petit moment,
 Il aye fait chaque element,
 Et les cieux & toute nature:
 Qui suit la prime creature.
 La terre grosse opaque fist,
 Où chacun trouue du profit,
 Que contient en soy sans doubance:
 La moindre part de quinte-essence.
 Les qua- Premier furent simples notez,
 lirez des En leurs sphares elements tels,
 elements. Si est l'air proprement humide:
 Appropriement le feu l'ayde:
 Et l'eau est froide proprement,
 Et humide appropriement,
 Que de l'air elle prent & pesche:
 La terre proprement est seiche,
 Appropriement froide elle est
 Quelle prent de l'eau: si fait prest
 Au feu de sa grande siccité.
 Mais comme ie t'ay recité.
 Le feu est noble & sur tout maistre,
 Et est cause de faire naistre,
 Par sa chaleur, & donner vie.

Mais.

10. Santé		
A L'ALCH. ERRANT.	32	Actions & passios des ele- mens.
Mais si fait-il que ie te die,		
Qu'il n'est nul element actif,		
Qui peult agir sans le passif.		
Comme le feu en l'air agist,		
Aussi l'air sur l'eau reagist		
Et l'eau agist en l'air & terre.		
Quand le feu veut esmouuoir guerre.		
Or est terre mere & nourrice		
De toutes choses, & tutrice.		
Ce que sous le ciel pourrira,		
Si elle enfante nourrira,		
Ce que chaleur luy met au ventre.		
Et ne cesse iusques au centre.		
Incessamment de gouverner.		
Tant m'a voulu Dieu honorer.		
Qui m'a donné telle puissance,		
Que ie fais à la quinte-essence.		
Reduire tous les quatre arriere:		
Lors se dist matiere premiere.		
Meslee generallyment.		
Et par tout chacun element.		
Par mon art fais reductions.		
Dont viennent generations:		
Mais les especes reuenues		
Sont en la masse contenuës.		
Pource cil qui reduire veut.		
Les elements, certes il pent.		
En la maniere primeraine,		
Sanz moy, quelqun e labour & peine.		
		Al. De chaleur que &c. Al. Ge- nerer.
		Reduction des ele- ments en premiere matiere.
		Al. rete- nues.
		Qu'il

Qu'il sçeuſt prendre & ſe deũt tuer:
 Car en moy eſt de tranſmuer
 Leur eſpece & leurs elements.
 Si tu diſ autrement, tu menti.
 Tu ne ſcauroiſ, quant à ſubſtance,
 Approprier propre influence,
 N'y en rien proportionner
 Les elements, ou leur donner
 La forme, ſelon le merite.
 Que la matiere bien merite.
 C'eſt moy qui forme creature,
 Et donne matiere & nature:
 Je faiſ par mes ſecrets celeſtes
 Ouvres parfaittes & honneſtes.
 Dont aucuns voyans mes oracles,
 Les ont iugez, quaſi miracles.
 Comme il appert en l'elixir,
 Dont tant de biens on voit iſſir.
 Car les vertus & qualitez
 Qu'il ha ie les ay imitez:
 Ny enques nul art mechanique,
 N'eut le ſçauoir ou la pratique,
 D'auoir multiplications
 Et ſi tres-nobles actions.
 Se doit l'homme prudent & ſage
 Conſiderer que tel courage,
 Telle vertu, telle ſcience
 Ne ſe peut ſans l'intelligence
 Des corps celeſtes, à fin d'uire,

Et

Et sans leur puissance conduire:
Autrement seroit abuser.

Qui voudroit sans moyen vser,
Ou prendroit il son influence,
Pour infuser telle substance?
Comme feroit la mixtion,
Et la vraye proportion.
Des Elements nul n'y a signe,
Comme bien le dist Auicenne,
En son De viribus cordis,
Au deuxiesme: voicy ses dictz:
Viurons tant que viure pourrons,
Telle ceuvre entendre ne scaurons
Comme de proportionner
Elements & mixtionner,
Ainsi le dist: bien m'en souuient:
Iamais nul homme n'y a diuent.
C'est vn secret à moy donné,
Qui n'est à l'homme abandonné:
Car par mes vertus souuent fais
Que imperfects deuenient parfaits:
Soit vn metal ou corps humain,
Le le parfait & rends tout sain,
Le fais temperance infuser,
Et les quatre symboliser:
Des contraires, ie fais accords
Où iamais il n'y a discords,
C'est la belle chaine doree,
Que i'ay circulant decoree.

Nature
donne
santé.

Par mes vertus celestielles,
 Et leurs formes substantielles.
 Tellement & si bien i'y œuvre
 Que tout mon pouuoir se desœuvre,
 Voire si noble & si parfaict,
 Que d'homme ne seroit point fait
 Sans moy, sans mon art & sçauoir,
 Quelque bon sens qu'il sçeut auoir.
 Vien ça, toy qui dis sçauoir tout,
 Et qui entens venir à bout
 De ma science tant notable,
 Disant, ie feray l'or potable
 Par feu de charbon, baing marie
 En mes fourneaux: Sainte marie!
 Le m'esbahis de ton erreur:
 Par ta foy n'as-tu point d'horreur,
 En considerant mes ouvrages,
 Et voyant cuire tels breuuages
 Dedans tes vaisseaux & phioles,
 Plus creuses que ne sont violes,
 Du temps perdu & des despenses?
 Je ne sçay moy à quoy tu penses,
 Mon fils: aye pitié de toy
 Je te supplie, & pense à moy.
 Entends bien ce que te diray:
 Car de ri en ie ne mentiray.
 Regarde un peu, e'scoutes or,
 Et tu verras bien comme l'or,
 Qui est si noble & precieux,

A prins

A prins sa belle forme és cieux,
 Et sa bonne matiere en terre:
 Si fait la belle gemme & pierre,
 Comme Rubis & Dyamant.
 Tout se fait des quatre elements,
 Quant à matiere: & quant à forme.
 Le ciel la qualité informe
 En l'element ja contenuë,
 Par qui la forme est deuennue
 Noble par depuration
 Et long temps en perfection.
 Et toutesfois, telle noblesse,
 Comme d'or & d'autre richesse,
 Se fait par moy, s'en suis l'ouuriere:
 Nul homme n'en sçait la maniere.
 Et, l'entendant, si ne sçauroit
 Dire comment il se feroit,
 Ne quelle proportion prendre
 Des elements, ny bien entendre
 Combien de feu, d'air, d'eau & terre
 Sy est requis, ny où les querre,
 Ne bien mesler aucun contraire,
 Non plus que les substances attraires:
 Ny donner telles influences
 Qu'il conuient à telles essences.
 Seulement si faire vouloit
 Du fer, ou plomb, il ne sçauroit:
 Non pas la chose que soit moindre:
 Iamais homme n'y sçeut ataindre.

Comme doncques fera-il l'or,
 S'il ne me robbe mon thresor.
 Ce n'est au pouuoir de son art.
 Et si le dict, c'est un coquart:
 L'entens par son art mecharique,
 Il faut qu'il sçache ma pratique,
 Laquelle est naturelle, en somme,
 Et que ne se fait de main d'homme.
 Or doncques, si l'or est si bon
 Et se fait sans feu de charbon,
 Et s'il est si noble tenu.
 Que sur tous est le mieux venu,
 Et que chacun en fait thresor,
 Tant les humains estiment l'or,
 Toutefois il ne garist mie.
 Les metaux, ny la ladserie,
 Ny ne fait transmutation.
 Des metaux en perfection.
 De fin or, ne n'est si notable,
 De faire verre malleable,
 Comme fait la tres-noble pierre
 Des Philosophes, qu'on doit querre.
 Si est l'or, quant aux metaux, fait
 Par moy le plus noble & parfait.
 Ainsi donc, si tu ne sçais faire
 Un peu de plomb, à l'exemplaire,
 De moy, ou quelque petit grain,
 Ou de quelque herbe un tout seul brin,
 Ou encor moins faire du fer,

Versus de
 la pierre
 Philoso-
 phale.

Com.

Comment te veux-tu eschauffer
A faire ce qui est plus noble,
Et dont on fait ducat & noble?
Et si tu dis, ie ne veux mie
Faire l'or, mais bien l'Alchymie:
Le resbons à toy non sçauant,
Que tu es plus fol que deuant.
N'as-tu entendu que i'ay dict
Que mon secret t'est interditt?
Car ce que se fait par nature,
Ne se fait point par creature,
Et qui plus est, si l'or i'ay fait
De sept metaux le plus parfait,
Ce que tu ne sçauois entendre
Comment oses-tu entreprendre
De vouloir faire par tels faitz
Ce que parfait les imparfaitz,
Et en qui i'ay mis la puissance
De transmuier toute l'essence
Des metaux, en bon & fin or,
Et ce que ie tiens en tresor
Le plus cher que Dieu m'a donné?
Or es-tu bien desordonné,
Si tu ne cognois & entends
Que ce haut bien, où tu pretends
En tant qui touche à creature,
Est le grand secret de nature,
Soit en metal, pierre, herbe, ou beste,
Qui descend de veru celeste.

LES REMONST. DE NAT.

Bien il y pert: car il guarist
 L'homme de tous maux: & nourrist,
 Il parfaict metaux imparfaicts,
 Par ses vertus & hautains faicts
 Que i'y mets par mon grand sçavoir,
 Et du thresor de mon auoir.
 S'il est donc si parfaict en soy
 Qu'il n'en est un pareil, dis moy
 S'il ne fault que telle science
 Vienne de haulte intelligence:
 Veux que nul ne sçait faire l'or,
 Et que cestuy est le thresor
 Des thresors, voire incomparable?
 C'est un erreur irreparable:
 Car si tu ne peux porter dix
 Et veux porter cent, ie te dis
 Que tu te tua cœur & corps
 Ce faisant: sçache ces efforts.

Mon fils, c'est toute ma science,
 Mon haut sçavoir, & ma puissance,
 Que ie prens & cieux simplement,
 Et le simple de l'element:
 C'est une essence primitive,
 Et quinte en l'elementative,
 Que ie fais par reductions,
 Par temps & circulations
 Convertissant le bas en hault,
 Froid & sec en humide & chault,
 En conservant pierre & metal

Sous

Sous son humide radical.
C'est par le mouvement des cieuz:
Tant sont nobles & precieuz.
Et sçaches que les elements
Ont des cieuz leurs gouuernemens,
Obeissans par conuenance,
Elements à leur influence,
Et plus est pure ma matiere,
Plus suis par les cieuz grande ouuriere.

Cuides-tu que sus ton fourneau,
Où sont mis ta terre & ton eau,
Et que par ton fen & chaleur,
Par ta blanche ou rouge couleur,
Tu face de moy ton plaisir.
Pour paruenir à ton desir?
Cuides-tu les cieuz esmouuoir
Et leurs influences auoir,
Pour infuser dedans tes drogues?
Cuides-tu que ça soyent des orgues,
Qu'on fait chanter à tous les doû?
C'est trop cuidoier en ton lourdois.
Ne sçais-tu bien qu'au mouuement
Des cieuz est vn entendement,
Qui ha ça bas intelligence,
Et qui fait, par son influence,
A toutes choses auoir estre?

Cy te prie vouloir cognoistre
Que hautes choses de haut lieu
Procedent de moy, de par Dieu:

Et ne cuide qu'art manuel
 Soit si parfait que naturel:
 Car son sens est trop nud & linge:
 Si me contrefait comme un singe.
 Pense-tu que pour distiller.
 Ou pour dissoudre, & congeler
 De ta matiere en ton vaisseau,
 Ou pour tirer de l'huile l'eau,
 Soit que belle & claire la voyes
 Que tu ensuyues bien ma voyes
 Mon fils, tu es trop abusé:
 Car quand ton temps auras usé
 A faire tous les messemens,
 Et separer les elemens,
 Ton huile, ton eau & ta terre,
 Tu n'as rien fait, certes tu erre.
 Sçais-tu pourquoy? par ta matiere
 Ne scauroit demia heure entiers
 Soustenir du feu la chaleur:
 Tant est de petite valeur:
 Toute s'en ira en fumee,
 Ou en feu sera consommee.
 Mais la matiere dequoy i'œuvre:
 Est infailible à toute esprenue,
 Quelque feu ardent que ce soit
 Ains du feu tout son bien teçoit,
 Et si vient l'eau de seiche souche,
 Que rien ne mouille qu'elle touche,
 Ny ne s'en vole, ny recule,

Ne

Ne son huile iamaïs ne brusle:
Tant sont mes elements parfaits.
Ainsi n'est de ce que tu fais:
Aussi n'est ce pas ton office
De manier mon artifice.

Pour conclusion ie te dis,
Si tu veux bien noter mes dictz,
Je ne te veux point abuser,
Que tu ne scaurois insufer,
Par ton feu artificiel,
La grand chaleur que vient du ciel:
Ny par ton eau huile, & terre.
Tu ne scaurois matiere acquerre
Que peut recevoir influence,
Pour luy donner telle substance.
C'est don de Dieu, donné és cieux
Aux elements à qui mieux mieux
Conserué en la simple essence,
Dont nul que moy n'a cognoissance,
Fors l'homme, qui en moy se fit,
Et qui sçait bien Philosophie.

Mon fils, ie ne diray qu'un mot:
Ce sçait le createur qui m'ot,
C'est que l'œuvre se fait entière
D'une seule & vile matiere
Homogenee, en seul vaisseau
Bien clos & en un seul fourneau,
En soy contient qui la parfait.
Et par seul regime se fait.

L'œuvre
de la pier-
re Philos.

E s

Or voy la generation
 De l'homme & sa perfection,
 Ou tout mon sens y abandonne,
 Et le sçavoir que Dieu me donne:
 Car faire sçais d'une matiere
 De l'hom. L'espece humaine non entiere
 me voyez le forme le corps seulement,
 le sceul. 18. Voire si tres-subtilement,
 Que Platon, aussi Aristote
 N'y entendirent iamaïs note.
 Je fais os durs, dents à macher,
 Le foye mol, aussi la chair,
 Les nerfs froids, le cerneau humecté,
 Le cœur chaud, ou Dieu vie meté,
 Les boyaux, & toutes les veines,
 Arteres de rouge sang pleines.
 Brief, le tout d'un seul vif argent,
 Masculin soulfre tres-agent,
 Fais un seul vaisseau maternel,
 Dont le ventre en est le fournel.
 Vray est que l'homme par son art
 M'ayde fort, quand en chaleur ard,
 En insusant en la matrice
 La matiere qu'y est propice:
 Mais autre chose n'y sçait faire.
 Ainsi est-il de ton affaire:
 Car qui sçait matiere choisir,
 Telle que l'enure en ha desir
 Bien preparee en un vaisseau

Fors

Fort clos, & dedans son fourneau
 Le tout fourny, plus ne differe.
 Car toy & moy devons parfaire:
 Pourueu que chaleur tu luy donne,
 Comme Philosophie ordonne.
 Car là gist tout: ie t'en aduise.
 Pourtant faut bien que tu y vise:
 En feu que l'on dit epsefis,
 Pepsis, Pepansis, optesfis.
 Feu naturel contre nature,
 Non naturel, & sans arsure,
 Feu chaud & sec, humide & froit,
 Penses y & le fais adroit.
 Sans matiere & sans propre feu,
 Tu n'entreras iamais en ieu,
 La matiere ie la te donne:
 La forme faut que tu l'ordonne,
 Je ne dus pas substantiale,
 Ny aussi forme accidentale:
 Mais forme de faire vaisseau,
 Et de bien fermer ton fourneau.
 Fais par raison ce qu'est propice,
 Et par naturel artifice.

Ayde moy, & ie t'ayderay:
 Comme tu feras, ie feray:
 Ainsi que i'ay fait à mes fils,
 Dont ils ont regu les profits:
 A cause que sans vituperes
 Ont ensuyui & mere & pere,

Obeissans

La Pierre
 Philo. est
 faite par
 nature de
 art.

Feu.

C'est à di-
 re, cha-
 leur con-
 uenable
 à faire
 bouillir,
 digerer,
 meurir,
 & rostir.
 Aristo. au
 4. des me-
 teor. fait
 mention
 de ces 4
 especes
 de cha-
 leur.

Obeysant à mes commands.
 Comme tu peux veoir és Romans
 De laan de Meug qui bien m'appreue,
 Et tant les sophistes reprenue:
 Si fait Ville-neufue, & Raimon,
 Qui en font un notable sermon,
 Et Marien le bon Romain,
 Qui sagement y mist la main:
 Si fist Hermes, qu'on nomme pere,
 A qui aucun ne se compare:
 Geber Philosophe subtil.
 A bien vû de mon oustil,
 Et tant à escript de beaux dictz,
 Et d'autres, plus que ie ne dis,
 De ceste tres-noble science:
 Lesquels ont par experience
 Prouué que l'art est veritable,
 Et la vertu grande & loüable.
 Tant de gens de bien l'ont trouuee,
 Qui veritable l'ont prouuee
 Dont ie me tais pour abreger.
 Or moufils, si tu veux forger
 Et commencer oeuvre si noble,
 Il ne te faut ducat ny noble
 Au moins en grande quantité:
 Suffist que sois en liberté,
 Et en lieu qui te soit propice,
 Que nul sçache ton artifice.
 Prepare à droit bien ta matiere

Toute

Toute seule mise en poudriere
 En seul vaisseau, avec son eau,
 Bien close, & dedans son fourneau,
 Par un regime soit menee
 D'une chaleur bien astrempée,
 Laquelle fera l'action:
 Et froid la putrefaction:
 Car pour grande frigidité
 Ne scauroit tant la siccité
 Resister contre tel agent,
 Que ne soit tost le vis argent,
 Par connexion ordonnée, Alias-
 Faict un subiect homogenee Commix-
 Reduit en premiere matiere. tion,
 Soit ton intention entiere
 D'ensuiure ta mere nature:
 Que raison soit ta nourriture.
 Ta guide soit Philosophie.
 Et si tu le fais, ie t'asse-
 Tu auras matiere & moyen
 De paruenir à ce haut bien.
 Et de chose qui bien peu couste
 Tu ouureras, mais que tu goustes
 Mes principes. Voy comme i'ouurez
 Regarde l'Aristote, & ouure
 Le tiers & quart des metheores:
 Apprens Physique, & voy encores
 Le liure de generation,
 Aussi celui de corruption,

Le liure du ciel & du monde,
Où la matiere est belle & monde.
Car si tu ne vois & entends,
Certes mon fils tu perds le temps.
Et pour mieux sçauoir les manieres,
Voyr te faut celuy des minieres
Que fit mon gentil fils Albert,
Qui tant sceut, & tant fut expert
Qu'en son temps il me gouuernoit,
Et de mes faitts bien ordonnoit:
Comme il appert en celuy liure.
Or doncque, si tu es deliure,
Es minieres souuent liras,
Et là de mes secrets verras
Que nulle pierre ne s'engendre
Que des elements par son genre.

Apprens, apprens à me cognoistre
Premier que de te nommer maistre.
Suis moy, qui suis mere nature
Sans laquelle n'est creature,
Qui peult estre, ny prendre essence,
Vegeter, monter en croissance,
Ny auoir ame sensitiue
Sans ciel & l'elementatiue.
Et pour cognoistre tels effects,
Il te conuient porter le faiz
D'estudier & travailler
En Philophe & veiller.
Et si tu sçais tant par ses vs

Que

Que tu cognoisses les vertus
 Des cieux, & leurs grands actions:
 Des elements les passions,
 Et parquoy ils sont susceptibles:
 Qui sont les moyens convertibles:
 Et qui est cause de pourrir,
 Et d'engendrer, & de nourrir:
 De leur essence & substance.
 Tu auras de l'art cognoissance.
 Combien que suffit seulement
 D'avoir un bel entendement,
 En considerant mes ouvrages,
 Mais n'ont pas eux tous elevs & sages:
 Ce don de Dieu par leur science:
 Ains ceux de bonne conscience,
 Qui m'ont suiue avec Raison,
 L'ont eue par longue saison,
 En ayant patience bonne,
 Attendants le temps que j'ordonne.
 Fais doncques ce que te dis or,
 Si tu veux avoir le thesor
 Qu'ont eu les vrays Physiciens,
 Et Philosophes anciens,
 C'est le thesor & la richesse,
 De plus grand' vertu & noblesse
 Que puis les cieux iusques en terre,
 Par art l'homme pourroit acquerre.
 C'est un moyen entre Mercure
 Et metal que ie prens en cure:

Et

La pierre
Philo. est
faicte par
nature &
art.

Et par ton art, & mon sçauoir,
Parfaisons un si noble auoir.
C'est le fin & bon or potable,
L'humide radical notable,
C'est souveraine medecine,
Comme Salomon le designe,
En son liure bien autentique
Que lon dict Ecclesiastique:
Et là tu trouueras le tiltre
Au trente-huictiesme chapitre:
Dieu la crea: en terre est prise:
L'homme prudent ne la desprise.
Il l'a mise dans mes secrets:
Et la donne aux sages & discrets.

Contre
les mo-
queurs
de celle
science.

Combien qu'ils sont maints orateurs,
Et qui se cuident grands docteurs
En tres-haute Theologie,
Sans la basse Philosophie,
Qui en sont par tout reur ruses:
Des medecins est desprisee,
Qui se moquent de l'Alchymie.
Las ils ne me cognoissent mie,
Et n'ont pas faict de l'art espreue,
Comme Auicenne, & Ville-neufue,
Et plusieurs grands Physiciens,
Bons Medecins tres-anciens.
Tel s'en moque qui n'est pas sage
Et qui n'a pas veu le passage.
Que bons Medecins ont passez.

Les

Les moqueurs n'ont pas sceu assez
 Pour cognoistre telle racine
 Et tant loüable medecine,
 Que guarist toute maladie,
 Et qui l'a, iamaïs ne mendie,
 Bien est heureuse la personne
 A qui Dieu temps & vie donne
 De paruenir à ce haut bien,
 Et posé qu'il soit ancien:
 Car Geber dict, que vieux estoient
 Les philosophes qui l'auoyent,
 Mais toutesfois en leurs vieux iours
 Ils iouissoient de leurs amours,
 Et qui la possède, largesse
 De tous biens ha, & grand'richesse.
 Seulement d'une once & d'un grain
 Tousiours est riche, & tousiours jain.
 En fin se meurt la creature,
 De Dieu contente & de Nature:
 C'est medecine cordiale,
 Et reiecteure plus qu'aureale.
 C'est l'elixir, l'eau de vie,
 En qui toute œuvre est assouie.
 C'est l'argent vif, le souphre & l'or.
 Qui est caché en mon thesor.
 C'est le bel huyle incombustible,
 Et le sel blanc fix & fusible.
 C'est la pierre des Philosophes,
 Qui est faicte de mes estoifes:

Louange
 de la pierre
 re Phil.

F

La pierre Ny par aucune geniture
 Philo. est Trouuer se peut que par nature
 faite par Et par art de sçauoir humain
 nature de Qu'il administre de sa main.
 Et. Je le te dis ie t'annonce,
 Et hardiment ie le prononce,
 Que sans moy qui fournis matiere,
 Tu ne feras onc oeuvre entiere:
 Et sans toy, qui sers & ministre,
 Je ne peux seule l'oeuvre tistre.
 Mais par toy & moy, ie t'assure
 Que tu auras l'oeuvre en peu d'heure.
 Laisse souffleurs, & sophistiques,
 Et leurs oeuvres Diaboliques.
 Laisse fourneaux, vaisseaux diuers
 Despris des errans Alchymistes,
 De ces souffleurs faux & peruers,
 Je te prie tout en premier,
 Laisse leur chaleur de fumier,
 Ce n'est profitable ny bon:
 Non plus que leur feu de charbon.
 Laisse metaux & atramens:
 Transmuë les quatre elemens
 Sous une espèce transmutable,
 Qu'est la matiere tres-notable
 Par Philosophes designee,
 Et des ignares peu prisee,
 Semblable à l'or est par substance,
 Et dissemblable par essence.
 Les elemens convertiras,

Et

Et ce que tu quiers trouueras.
 l'entends que les bas tu sublimes,
 Et que les hauts tu fasse infimes.
 Tu prendras donc ce vif argent
 Mixte en son soulphe tresagent,
 Et mettras tout en seul vaisseau
 Bien clos, dedans vn seul fourneau,
 Qui sera autiers inhumé:
 Garde qu'il ne soit enfumé:
 Sur vn feu de Philosophie.
 Fais ainsi, & en moy te fie:
 Laisse doncques toute autre espece,
 Je t'en supplie mon fils, laisse,
 Et ne prens fors celle matiere
 Dont se commence la miniere.
 Plus ne t'en dis: mais ie te iure
 Mon Dieu, qu'il faut suir nature.

F 2.





LA RESPONCE DE L'ALCHYMISTE, à Nature.

Comme l'artiste honteux & doux
Eit deuant Nature à genoux,
Demandant pardon humblement
Et la merçant grandement.

L'ALCHYMISTE.



*Atres-douce mere Nature
La plus parfaite creature
Que Dieu crea apres les Anges
le vous rēds hōneur & louāges.
Que vous estes mere & maistresse
Gouuernante du macrocosme,
Qui fut creé pour microcosme.
Le premier, le monde se nomme:
Et microcosme en Grec, c'est l'homme.
Vous fustes tant estes habile,
Mise haut au premier mobile,
Qu'avec le doigt vous remuez
Et du pied à bas transmueç
Les elements, soit paix ou guerre,
Iusques*

Des faicts
de nature.

*Jusques au centre de la terre
 Et le tout par commandement
 De vostre maistre, incessamment
 En faisant generations,
 Et si tregrandes actions:
 Par vos autres intelligences,
 Et non corruptibles substances,
 Des cieux, estoilles & planettes:
 Dont se forment des choses nettes
 Que l'on vous doit par tout clamer
 Mere & Maistresse & bien aimer.*

*Je confesse ma chere Dame,
 Que rien vivant ne vit sans ame,
 Et ce qui est & a essence,
 Vient de vous & vostre puissance,
 L'entens sous le pouuoir donné
 De Dieu, qui vous fut ordonné.
 Je cognois que vous gouuenez
 Toute la masse, & demenez
 La matiere des elemens
 Tous deffous vos commandemens:
 Car d'eux vous prenez la matiere
 Et de cieux la forme premiere:
 Combien que premier soit confuse
 Celle matiere, non diffuse
 Tant qu'elle soit qualifiée,
 Et puis par vous spécifiée
 Lors prend forme substantiale,
 Et puis visible accidentale.*

RESPONSE DE L'ALCH.

Dame, tant vous estes bien sage,
 Que vous faictes tout ouvrage
 Par vos vertus celestielles,
 Et vos formes tres-actuelles,
 En si parfait & si bon ordre,
 Que nul vivant n'y scauroit mordre,
 Je regarde Dame honoree,
 Que Dieu vous a tant decoree,
 Qu'il a mis pour tous les humains
 Ce qu'il leur faut entre vos mains.
 Quatre degrez par vous fist maistre:
 Dont le premier si n'a fors qu'estre,
 Degrez des choses
 naturelles. Que sont les pierres & metaux:
 Le second, sont les vegetaux,
 Qui ont astre, & vegetative:
 Le tiers, si est la sensitive:
 Comme bestes, oyseaux, poissons,
 Qui ont trois diuerses facons:
 Le quart fist en noble degre,
 L'homme. Ainsi qu'il luy pleut, à son gre,
 Voyez au Plus parfait de tous: ce fust l'homme,
 E. 3. Qui trois degrez en luy consume:
 Mais plus que vous, ma chere Dame,
 L'ame hu- Fit lors quand il luy donna l'ame,
 maine. Belle, & d'immortale substance,
 Ornee d'intelligence,
 Et sans nulles dimensions,
 N'estant subiecte aux passions
 De nostre corps, qu'est limité:

Mais

Mais l'a fait sensualité
 Tourner à mal & à péché
 Par le corps, qui est entaché
 De volupté desordonnée,
 Dont bien souvent est condamnée,
 Si grace n'y est impartie,
 Que de Dieu vient, plus en partie
 Pour la noblesse de ceste ame,
 Que pour le corps. Or doncques, Dame,
 La grand' perfection de l'homme
 N'est pas de vous: Mais ainsi comme
 L'avez dit à la verité,
 Vous ne forgez l'humanité:
 Mais au vaisseau qui est humain,
 Autre que vous n'y mettez la main,
 Qui est la plus parfaite essence
 De vostre œuvre & grande puissance.
 Sans mentir c'est pour advoüer
 Quand on veut bien considerer
 Comme nos corps sont divisés,
 Et si tres-bien organisés,
 Tellement que par un vice,
 Qui est le corps, tant est subiect
 A la volonté, que quand veut
 Un chacun des membres s'esmeut:
 Combien que volonté n'est pas
 De vous, ny de vostre compas
 Toutesfois c'est grande merueille
 Que ce corps pour l'ame travaille

Sensualité.

La volonté

Le corps

F 4

Les mon-
stres na-
turels.

Comme subiect: & tel deult estre:
Mais bien souuent il est le maistre,
Mais il n'est pas par sa noblesse,
Mais par le peché que l'ame blesse
Or donc ne vous esbahissez
Si ce que tant bien tapissez
Et tenez plus parfait, c'est l'homme,
Est contraire à si noble forme
Comme l'ame: & qui tant varie
Contre raison. Soyez marrie
Seulement de vos artifices,
Et non de nos fautes & vices.
Vous mesme n'avez-vous pensé,
Et bien souuent encommencé,
Cuidant vostre œuvre estre bien faicte,
Qu'en la fin estoit contrefaicte?
Est-ce faute d'entendement,
Ou si ne pouuez autrement?
Dame, qu'il me soit pardonné,
Si ie suis trop abandonné
De parler sur vostre science.
Ie le prens en ma conscience
Que ce n'est pas pour vous blasmer:
Mais ne doutez qu'il m'est amer
De ce que m'avez tant repris.
Où i'auais n'auois rien appris.
Helas Dame ie vous assure
Que ie ne suis i'auais une heure,
Sans penser à ce hautain bien.

Lequel

Lequel par vous ientens tresbien,
 Ou mieux que ne faisois alors
 Que vous me faisiés les records
 Et les reproches de mes fautes,
 En declarant choses si hautes,
 De ce tresor digne & louable.

Soit en mon lit, soit en ma table,
 Incessamment deuant mes yeux
 Iay ce haut bien tant precieux,
 Et ne fâche que penser, en somme,
 Quelle matiere, & quelle forme
 Je dois prendre pour commencer.

Vous m'estes venue tencer
 Et reprendre fort aigrement:
 Pource que ne fais nullement
 Comme vous, hélas, chere Dame,
 Vous scaués que ie nayny ame
 Ne scauoir en moy, pour ce faire
 Je ne vous peux que escuses faire:
 Et ne scaurois pas bonnement
 En ce noble art faire autrement.
 Si vous ne m'aidez par puissance
 De vostre scauoir & science.

Mais vous dictes, & dictes voir,
 Qu'à l'homme n'appartient scauoir
 Vos grans secrets & hautains faits:
 Comme donc porteray le fais,
 Et comment me pourray guider,
 Si vous ne me voulés aider?

La pierre
 Philof. se
 pa fait
 par nature
 & par art.

Puis dictes que vous dois ensuire
Je le veux bien : mais par quel liure?
L'un dit, prens cecy & cela:
L'autre dict, non, laisse-le là,
Leurs mots sont diuers & obliques,
Et sentences paraboliques.
En effect par eux ie voy bien
Que iamais ie n'en scauray rien.
Et pourtant à vous j'ay recours,
Vous priant me donner secours,
Et conseiller que ie dois faire
En ce tres-grand & rare affaire.
Cy demande ma chere Dame,
Qui de bon cœur prie & reclame,
Dictes par vostre conscience,
En ensuiuant vostre science.
Qui pourroit denaler en terre,
Et dedans la miniere enquerre
Et chercher par subtilcure
Des metaux le parfait Mercure,
J'ay trouué, au moins c'il de l'or,
Garder se doit comme un thresor:
Mais ie doute quand en l'auroit
Que ja metal ne s'en feroit:
Et croy qu'il n'est homme tant sage,
Qui de faire or scache l'usage:
C'est à vous de faire telle oeuvre:
Experiment bien le decouvre,
Et vostre scauoir excellent,

Selon

Selon vostre dict, en parlant
De la natiuité de l'homme.
Nous voyons la maniere comme
Le Mercure froid & humide
Appette le sulphre en son aide:
C'est un esperme homogenee,
Duquel la creature est nee
Après le labeur terminé.

Or doncques, tout examiné,
Vous prenez la propre matiere,
Propre vaisseau, propre maniere,
Propre lieu, & propre chaleur,
Pour donner & forme & couleur,
Pour pulluler & donner vie,
Dont toute chose est assouvie.

Vous cognoissez, comme une ouuriere,

Le merite de la matiere.

Car agent ne prend action.

Qu'en dispose passion.

Subtilement scauez mesler

Chaud & froid, & puis demesler

Du sec l'humide, & du contraire

Scauez la qualité attraire,

Transmuant la premiere forme

Afin que la matiere informe

Forme neuuelle: car l'obiet

Est par la puissance subiect

Qui tousiours soustient la substance

En l'acte qui fut en puissance,

Alias.
N'a point
d'action.

Or

RESPONSE DE L'ALCH.

Or vous ayant ouy bien dire,
 Mais mon parler ne peut suffire
 A bien reciter vos sentences:
 Et si l'aurois vos grands potences,
 Pour moy soutenir seurement,
 Je parlerois bien proprement.
 Car il ay entendu qu'auez dict,
 Que l'exilir, sans contredit,
 Des quatre elemens se commence,
 Contraires puis font alliance:
 Et dites qu'il faut conuertir
 Les elemens. Sans point mentir
 Ce n'est pas ouvrage de main,
 Ny n'appartient à l'art humain
 De conuertir les elemens.
 Mais qui scauroit par documens
 Comme la qualité terrestre
 Peut avec l'air prendre son esire
 Symboliser avec froideur,
 Et se conuertir en humeur,
 Qui est à dire en son contraire?
 Car l'humour ne se veut disfraire
 De l'element froid & humide,
 Toutefois quelle a meilleure ayde
 Du feu, par qui est anobly
 Tout le compost. Et si n'oubly
 Que c'est un œuvre naturel,
 Qui se fait noir, blanc puis vermeil,
 Outrou couleurs sont euidentas

A trois elemens respondentes,
 C'est le feu, & l'eau, & la terre,
 Et l'air, qui bien les scauroit querre.
 Puis vous dictes, sans nulle glose,
 Qu'il se fait d'une seule chose,
 A'un seul vaisseau, d'une substance,
 Car quatre ne font qu'une essence:
 Dedans cest un, est en effect
 Ce qui commence & qui parfait.
 Rien ne defaut en sa valeur,
 Sinon un petit de chaleur,
 Que l'homme administre par cure:
 Prouquant ce qu'elle procure,
 Par vostre art & noble scavoir:
 Et tout ce qu'est besoin d'auoir,
 En icelle seule matiere
 Est en perfection antiere,
 Qui la commence, & qui l'a fait
 Qui la continue & parfait.
 C'est tout ainsi comme d'un homme,
 D'un cheual, d'un grain, d'une pomme.
 Car en l'esperme retenue,
 Est forme d'homme conteneue,
 Os, chair, sang, nerfs, poils sous la peau
 Sont tous en ce petit troupeau.
 Ainsi d'un grain, ou de semence
 Chacun rapporte sa semblance:
 D'homme vient homme, de fruit de fruit,
 Et de beste, beste s'ensuit:

L'œuvre
 de la pier-
 re Philol.

C'est

C'est vostre ordre qui point ne rompt,
 Qui est en vostre vaisseau rend:
 Vous voulez, par vouloir loüable,
 Que chacun face son semblable.
 Mais tel sçauoir & grand science,
 Procède de la sapience,
 De Dieu, qui veut qu'ainsi soit fait,
 Et vous donna en main ce fait,
 Or sçay ie bien que quand le sperm
 Est clos dedans le vaisseau ferm
 De la femme, mais qu'il ne s'ouure,
 Que plus ne faut que l'homme y ouure,
 Ne qu'il adiouste ou domine
 Ny chose grosse ny menuë.
 Plus il ne s'en faut approcher,
 Pour ouurir, ou clorre, ou toucher
 Car au vaisseau est enclos tant,
 Ce qui parfait iusques au bout.
 Puis dictes que tout ainsi est
 De la pierre, que tant me plaist,
 Et qu'il ne faut qu'une matiere
 Toute seule mise en pouldriere,
 Laquelle contient l'air & l'eau
 Et la chaleur en son vaisseau,
 Et tout ce qui est necessaire
 Pour parfournir ce noble affaire,
 Ny iamais plus toucher n'y faut.
 Ny autre chose n'y deffaut,
 Fors seulement y adiouster

Un petit feu pour exciter
La chaleur, qui est au compost:
Comme l'enfant, qui est en repos
En la matrice chaudement,
Ainsi est l'œuvre proprement.

Puis dictes & donnez entendre,
Au moins comme ie peux comprendre,
Qu'en elle est sa perfection:

Et si ne peut son action
Mettre à fin en si noble forme.
Si l'art humain ne s'y conforme:
L'entens art humain par science
De Philosophie & prudence,

La Pierre
Philos. se
faict par
nature &c
art.

Qui vienne des mains préparer
La matiere, puis separer
Le superflu, & mettre en verre
La composée & simple terre,
Qui n'est qu'un avecques son eau,
Et puis bien clore le vaisseau
Dessus un fourneau bien propice.
Voila tout quant à l'artifice:
Autre chose l'homme n'y peut.

Et face & die ce qu'il veut.

Mais lors vous qu'en estes l'ouvriere

Entree dedans la poudriere,

Après la preparation,

Faites la dissolution,

Et le sec en eau reduisez,

Et jusques en l'air conduisez.

Alias, Le
froid en
chaud
conuer-
tissez.

Par

Par sublimation celeste;
Tant estes vous sage & honnestes:
En fin, toute seule vous faictes
Ce que parfait choses imparfaites.
Et pourtant, madame Nature,
Vous estes prime geniture,
Quand vous faictes les meslemens
De tous vos quatre elements,
Qui sont ensemble par essence,
Dont nul homme n'a cognoissance
Fors vous: ainsi l'ay entendu,
Et cela verray en temps deu,
Si Dieu plaist, & vous chere dame:

Je laisse le temps & le terme:

Reste de la matiere auoir,
Et de bien entendre & scauoir
Comment est tant noble & si bonne,
Et comment telle vertu donne
Si grands thresors & si parfaits
Qu'elle parfait les imparfaits.

L'or. Madame, ie sçay bien que l'or
Est des minieres le thresor.
Toutesfois n'a forme ny matiere,
Quy ait puissance si entiere
De passer sa perfection.
Car il n'a si grande action
De pouuoir plus que say parfaire,
Quelque art que l'homme y puisse faire.
Et qui me vouldroit opposer

Qu'il

A N T I Q U E N A T U R E . 49

Qu'il faudroit descomposer
 Et le reduire en visf argent,
 Cil seroit fol, & indigent,
 De bon sens, & de bon sçauoir:
 Veu qu'il ne peut de l'or auoir,
 Luy estant en sa propre essence,
 Plus de vertu & grand' puissance.
 Qui pense donc l'homme esprouuer:
 Au moins quand lon ne peut trouuer
 Au tout, sinon ce qui y est?
 C'est abus. Mais voicy que c'est:
 Pour leur fantaste produire,
 Ils disent qu'il conuient reduire
 Par leur art & science arriere
 Ce corps en premiere matiere:
 Mais certes, dame, ie sçay bien,
 Car tant m'auez appris de bien,
 Que reduction ne se fait
 De choses que vous ayez fait,
 En espee, ou indiuidue,
 S'elle n'est premier corrompue,
 Encore apres corruption
 Ne se fait generation
 De semblable espee, ou s'engendre
 S'il ne retourne en celuy genre.
 Et si dy plus, que l'or destruire
 N'est pas chemin de le construire:
 Ny iamais homme ne sçaura
 Refaire or quand deffait l'aura.

©BIU Santé **RESPONS DE L'ALCH.**
 l'entens deffaiect presuppofé
 C'est à dire decompofé,
 Qui est chose tres difficile.
 Science faudroit tres subtile.
 Pose qu'on le mist bien en pouldre.
 Mais de cuider tant le diffondre
 Qu'on separast les meſlements
 Que vous ferites des elements
 En ſa premiere mixtion,
 Certes c'est vne queſtion
 Que i'amaïs bonne ne ſouldray.
 Et dis tout ce qu'il voudra.
 Car il endure froid & chaud,
 Ny de gros feu il ne luy chault.
 Mais tant plus s'amende & affine,
 Et bien affiné ne deſine.
 Tant eſt parſuiet en ſa nature
 Et ſe eſt vne creature
 Des elements la plus prochaine.
 Que n'a ſemence, ſperme, ou graine.
 Où ſe face reduction
 Apres la putrefaction
 Pour reuenir en ſon eſpece.
 Car ſa matiere eſt trop eſpece.
 Mais l'or mort, là eſt mort ſon eſtre.
 Ne de luy ne peut plus renaître
 Autre metal ny viſ argent.
 Pource ne ſe vende la gent,
 Et diſe, ſoubs ce mot notable,
 Toute

Toute chose fait son semblable.
 C'est mal dict, quant aux mineraux;
 Mais bien est vray des vegetaux,
 Et des sensitifs vrayement:
 Car ils prennent nourrissement,
 Et nie, se sement & plantent:
 Les metaux iamaiz rien ne sentent,
 Et sont aussi grands au premier
 Comme ils sont en leur an dernier.
 Des elemens prennent leur estre,
 Par vous en l'element terrestre,
 C'est sans semer & sans planter,
 Sans cultiver ne sans arer.
 Je sçay par vostre enseignement,
 Qu'on ne doit pratiquer
 Suiure les dictz des anciens
 Bons Philosophes tresciens:
 Mais seulement la theorique
 Et speculatiue pratique,
 Qui est vraye & essentielle
 Et qui est nature reale.
 Car en ce gist toute l'essence
 Et la matiere & la substance.
 Bien me sauient qu'on me disoit,
 Qui sophistement m'induisoit,
 Qu'on tenoit pour grand Philophe,
 Qu'il me falloir pour vraye estoffe
 Forz prendre le bel vis argent.
 Tout crud, & estre diligent.

De le mesler avecque l'or:
 Car des deux se faict un thresor,
 Quand bien sont ioinctz & accoublez,
 Tresbien unis & assemblez.
 L'un par l'autre se parsera:
 Et disoit, qui ainsi fera,
 Aura la pierre & l'elixir.

Mais premier il falloit yssir
 Et separer les elemens
 Et tous les quatre meslemens:
 Et pour le mieux purifier.
 Chacun à part ratifier
 Il falloit, & puis les conioindre,
 Et reünir le grand au moindre,
 Et le subtil au gros remettre:
 Ce faisant on seroit bon maistre,
 Ce disoit, de faire la Pierre.

Mais maintenant ie scay qu'il erre
 En disant telles fantaisies
 Ne parlant que par tromperies,
 Dont les cerueaux de telles gens
 Sont de bon sçauoir indigens:
 Les gens trompent, & sont trompez:
 Nul d'iceux tant soyent ils huppez,
 Soit Philosophe, ou Medecin,
 Rien n'y entend en tel brassin.

Bien me souuient, sans contredit,
 Ma dame, que vous auez dict
 Qu'à Dieu seulement appartient,

Qui

Qui est le createur, & tient
 Toutes choses dessous sa main,
 De creer, comme souverain,
 Des elemens toute facture:
 Car, c'est luy qui produit nature.
 Il fait mesler par quantité
 Les elemens, la qualité
 Justement proportionner,
 Bien conioindre & mixtionner
 Elemens & unir ensemble,
 Deuement comme bon luy semble.
 Et n'est homme qui se peut faire,
 Ne qui sceust dire le contraire.
 Car il est luy seul createur,
 Et de tout bien le conducteur,
 Du monde n'est chose pourtraicte,
 Que sans luy peut onc estre faicte.
 Et se taisent tous les vanteurs
 Sophistes inuestigateurs
 De l'Alchymie, qui se vantent,
 Qu'ils cueillront & rien ne plantent:
 Qui font, par calcinations
 Et par leurs sublimations
 Vt distillations estranges,
 eler en fumee les Anges,
 Coagulations iniques,
 Congelations Sophistiques
 Croire au peuple & à eux aussi,
 Qu'ils l'ont fait, & qu'il est ainsi,

Que separation est faicte
Des quatre elemens, & parfaicte
Du vis argent, & de l'or fin:
Et tout n'est rien à la parfin.
Car il est vray, que toutes choses
Qui sont deffous le ciel encloses,
Des quatre elemens faictes sont,
Et iuste quantité il: ont,
En proportion, par nature,
Rien mixtes, selon leur facture:
Non pas tous unis proprement,
Mais en vertu distinctement:
Principalement la matiere
De la pierre vraye & entiere.
L'entens, au vis argent vermeil,
Et parfaict corps, qu'on dict soleil.
Sont quatre & chacun Element,
Unis inseparablement,
Et meslez par moyens notables,
Non par art humain separables.
Car tous les bons Physiciens
Et Philosophes anciens
Ont escript, & il est tout cler,
Que l'element de feu & d'air
Sont enclos & tenus en terra.
L'un en l'eau, & l'autre en la terre
Le feu est enclos bien & beau:
En la terre, & l'air dedans l'eau
Et ne peut chacun element

Mon

Monstrer sa vertu nullement,
 Sinon en l'eau, ou en la terre:
 Là sont forts & font forte guerre
 Ensemble inseparablement:
 Nul ne les peut reallement
 Separer de ceste closture,
 Fors Dieu & vous Dame nature.
 Hardiment le puis affermer,
 Et physiquement confirmer:
 Car le feu nous est nuisible,
 Aussi l'air est imperceptible.
 Celuy qui dict qu'on les peut veoir.
 Apart, tend à nous decenoir:
 Car par arguments bien notables,
 Elements sont inseparables.
 Pose que les sophistes dient,
 Et afferment & certifient,
 Qu'ils separent du vif argent,
 Et de l'or, qui est bel & gent,
 Les elements, ils sont menteurs,
 Vou les raisons des bons auteurs.
 Car l'element de feu & d'air,
 Si ainsi est, doit exhalter.
 Mais ils dient qu'ils les retiennent,
 Et si ne scauent qu'ils denient.
 Puis que l'air ne peut estre veu,
 Ne le feu de nul apperçu.
 Et s'ils l'ont tiré, comme ils dient,
 Ce qu'ils touchent ils humifient,

RESPONSE DE L'ALCH.

Qui est chose contre nature,
 De l'air & du feu par droicture.
 Puis ma dame, ainsi qu'avez dict,
 Et que se cognois par e'cript,
 Il n'est nultant soit grand docteur,
 Qui peut for; Dieu le Createur,
 Sçavoir combien & iustement
 Il faut de chacun element
 En un chacun suppost physique,
 A vous Dieu donne la pratique.
 Ne Philosophe n'est tant sage,
 Qui sçeut par pratique & vsage
 Composer & mixtionner
 Les elements, ne ordonner
 Combien il y faut de chacun
 Element, pour bien faire aucun
 Suppost, ou chose naturelle,
 Spirituelle ou corporelle.
 Or donc s'il les veut separer,
 Comment pourra-il reparer
 Et réunir celuy compost
 Pour en refaire un vray suppost.
 Puisque il ne sçait la quantité
 Des elements; & qualité,
 De la mode de l'union
 Et parfaite conionction.
 Il ne faut donc rien separer,
 Puisqu'on ne le sçait reparer.
 Laisser vous faut faire nature,
 Qui

La Santé
 LA NATURE. 53
 Qui entendez l'art & facture
 Et qui scauez bien disposer
 Et celle pierre compaser
 Et bien faire les meslemens
 Sans separer les elemens
 Auez-vous dict, Madame:
 Par vos diés, j'entens bien la gams.
 De separer il n'est besoing
 Les elemens ne prendre soing
 De les reünir & conioindre
 Puis qu'on ne peut tel art atteindre
 Et que c'est un secret donné
 A vous, & de Dieu ordonné
 La pierre ou l'elixir, sans doute,
 Se fait de vous & par fait tous
 Sans separer les elemens
 Mais non pas sans vos instrumens
 Ne sans l'aide de l'homme sage
 Et qui bien entend vostre ouurage
 Mais pour bien denoter la note,
 Voyons ce que dict Aristote,
 Où le Physicien fait fin,
 Là commence le Medecin,
 Supposant pour Physicien
 Le tres-scauant naturien
 Dont l'art d'Alchymie commence
 Suiuant nature & sa science
 Et tout cecy est supposé
 Et par Aristote posé

RESPONSE DE L'ALCH.

En ses dictz & vrayes escriptures
 Monstrans les secrets de nature:
 Qu'un Philosophe doit comprendre,
 Et le Medecin bien entendre.
 Et autre chose icy n'entens
 Pour paruenir là où pretends.
 Car l'art d'Alchymie bien duiſte
 Sera de nature produicte.
 Et à fin qu'on ne s'y abuse,
 Tout cela de quoy natura use,
 Procree, produit & engendre,
 Est la metiere & propre gendre
 Qui appartient à l'Alchymie.
 Mieux le sçauetz, que moy ma mie,
 Mon honoree, & chere Dame,
 Que voux seruir de corps & d'ame.
 Or sçauetz, que trois choses fait
 L'art d'Alchymie: c'est qu'il parfait
 Le metal, & le viuifie
 Comme experient verifie,
 Et digere son esprit:
 En ce faisant, rien ne perit.
 Secondement cuit la matiere,
 Digerant en telle maniere,
 Dedans quelque vaisseau petit,
 Que le corps ello conuertist
 Avec l'esprit tout en un,
 Sans y adionster corps aucun.
 Parquoy en cest art tant notable,
 Rien

Alias,
 Le metal
 & le veri-
 fie.
 Le soul-
 phre im-
 pur &
 raffinie,
 tollit &
 digere
 l'esprit.

A N A T U R I. 54
 Rien de nouveau n'y est capable.
 Aussi ne s'y fait mixtion.
 Sinon administration
 Des beaux principes de nature,
 Que pour tel besoin les procure:
 Car ce qu'elle engendre & nous laisse,
 C'est ce que l'art doit prendre en laisse.
 Tiercement & dernièrement
 Se prouve, que réellement
 Separation ne se fait
 De quatre elemens en effect
 De l'argent vif & du Soleil,
 Ou or qu'on appelle vermeil
 Pour faire la pierre parfaite.
 Le penser est erreur infecte
 Contre le noble art d'Alchymie
 Et profonde Philosophie.
 Il est tout vray & sans mentir
 Et sans verité dimertir,
 Qui toute chose alimentee
 Est d'elemens alimentee.
 Or donc s'ils sont bien disposez
 Et pour tel suppost composez
 Comme nature l'a produit
 Son les depart, lors est destruit
 Celuy suppost & corrompu,
 Qui lia tous les elemens
 Et n'y a plus de meslemens.
 Mais

RESPONSE DE L'ALCH.

Mais pour separer chose faicte,
 Des quatre elemens est deffaicte.
 Certes il n'est pas necessaire,
 Ne aussi ne se doit-il faire,
 Que le pere qui fils engendre
 Soit deffaict: pas ne veux entendre
 Qu'en ce faisant il soit destruit:
 Mais suffise qu'isse l'esprit
 Genitif avec le sperme.
 Que la matiere de la femme
 Reçoit & garde chaudement:
 Et tel esperit, vrayment
 Est de l'enfant generatif.
 Et de ses membres formatif.
 Auicenne en fait mention,
 Parlant de la generation.
 Ainsi est-il semblablement
 De l'or fin, qui est seurement
 De la pierre la pure estoſse
 Comme dit le vray Philoſophe:
 C'est le pere qui tout instruit:
 Donc ne faut pas qu'il soit destruit:
 Ne corrompu ne separé
 De ses el:men: bien paré:
 Mais suffise que le soleil pere,
 Spirant son esprit, prospere,
 Et que force & vertu influe
 Par l'esprit au fils afflue
 En vertu, qui en vrays pierre
 Des Philoſophes, prinſe eſt

Et par l'esperit genitif.
 Est formé le fils substantif.
 Ma dame par vous i'ay tant sceu
 Et de vos secrets apperceu,
 Que l'art d'Alchymie est notable
 Et science tres-veritable,
 Et si dis que cest or vermeil
 Est le vray pere dict Soleil.
 De la pierre & de l'elixir,
 Dont tant de thresor peut issir:
 Car il eschauffe, infere & fixe.
 Digere & teinct par artifice,
 Sans nulle diminution,
 Ne quelconque corruption
 De celui or, qui est le pere,
 Dont le fils grandement prospere.
 Or doncques ne vous est possible,
 Ne neccessaire, ne loisible,
 De deffaire, les meslemens,
 Ne separer les elements,
 Que nature ha portionnez,
 Et si bien jointz & ordonnez
 En iuste & deuë quantité,
 Complexion & qualité,
 Au vis argent, dans & dehors,
 Semblablement au parfait corps
 Du Soleil, comme ha esté dict.
 Qui est sentence & vray edict,
 Si nous ignorons la science
 De nature & la cognoissance

RESPONSE DE L'ALCH.

Des mixtions & meslemens,
De ces quatre beaux-élemens,
Semblablement nous ignorons
D'iceux les separations.

Parquoy il est tres-necessaire
D'ensuiure nature, & de faire
Et vser de ses instrumens
Comme elle fait és elemens
Autrement nous ne serions pas
Vrais imitateurs de ses pas
Sans celle administration
En ceste mesme eduction
De la forme d'icelle pierre,
Et des moyens qu'il y faut querres
Par lesquels moyens on recouure
L'instrument dequoy nature ouure
En la maniere par art gent,
Qui donne forme au-vis argent.

Faire au contraire des auteurs.
Plustost nous serions destructeurs
De ce que nature compose,
Et qu'elle engendre & bien dispose,
En separant les meslemens
C'est contre vos commandemens,
Et chose par trop decestable
Enuers vous, tant bonne & notable.

Mais bien doit-on, sans nulle doubte,
Faire ainsi que dict Aristote,
Les elemens conuertiras,
Et ce que tu quiers trouueras.

Au Saint
 LA NATURELLE 36
 Ainsi, nature ma maistrresse,
 Vous m'avez bien l'adresse
 Pour me conduire sagement:
 Si vous remercie humblement,
 L'ay tant appris par vous de bien:
 Que tout ce qu'ay fait ne vaud rien,
 Je cognois que c'est grand folie;
 En fin perte & melancholie
 De s'amuser à ces fourneaux,
 En vis argent, en fortes eaux,
 En dissolutions vulgales,
 En toutes choses minerales,
 En feu de fumier & charbon:
 Car jamais n'y a rien de bon
 Pource, Madame ie conclus
 Que ie seray de plus en plus
 Ententif, selon vostre liure,
 De tout mon pouuoir vous ensuivre
 Car c'est le chemin & la voye
 La plus seure que l'homme voye
 Et est tout certain que cest art
 Nous vient par vous: mais c'est à tarder
 Non sans cause: veu la noblesse,
 Et le thresor, & la hautesse
 De ce grant bien & haut oracle,
 Qui est en vous quasi miracle.
 Or madame, comme s'entends
 Afin que ie ne perde temps
 Sans vostre banniere & enseigne
 Ainsi que vostre dict m'enseigne.

©BIU Santé **RESPONSE DE L'ALON.**
*Auant plusost huy que demain
 Vais à l'œuvre mettre la main,
 Suivant vostre commandement:
 Et prendray tout premierement
 La matiere, avec son agent,
 Qui fera ce beau vif argent,
 Et la mettray dans le vaisseau
 Bien clos, nette sus un fourneau
 Enuironné d'une closture:
 Et puis vous, madame Nature,
 Ferez ce que sçauex bien faire,
 Afin de vostre œuvre parfaire,
 Que tant est occulte & profonde
 Que de plus riche n'est au monde.
 Si vous remercie madame,
 Du corps, & du cœur, & de l'ame,
 Quand vous ha pleu me visiter,
 Et d'un si grand bien m'heriter:
 A laquelle toute ma vie
 Sois tenu, & malgré enuie
 Je suyuray vos enseignemens,
 Et seray que des elemens
 J'auray celle noble teincture,
 Moyennant Dieu & vous Nature,
 Cy finist la responce toute
 Que l'artiste fist en grand' doute
 Deuant Nature sa maistresse,
 Dont en a heu tres-grand' richesse.*

E X



EXTRAICT DV RO-
MANT DE LA ROSE,
ou I. Clopinel, dict le Meung,
parlant des faicts tant de Na-
ture que de l'art son imitateur
escript.

Euvre l'homme tant qu'il viura,
la nature n'acosiura.
Que d'alchymie tât apprene,
Que tous metaux en couleur
teigne.

Il se pourroit aincois tuer.
Que les especes transmuier:
Si tant ne fait qu'il les ramaine
En leur nature primeraine.
Et si tard se vouloit pener,
Qu'il les y sceusse ramener,
Si luy faudroit auoir science
De venir à celle attrempance.
Quand voudroit faire l'elixir.
Dont telle forme doit issir
Qui diuise entre eux la substance
Par speciale difference:
Comme il appert au dissoluir.

¶

Qui bien en sçait à chef venir.
Nonobstant c'est chose notable.
L'Alchymie est art venerable,
Qui sagement en œuurerait,
Grands merueilles y trouuerait.
Car, comme qu'il soit des especes,
Au moins les singulieres pieces
En sensibles œures sous mises,
Sont muables, en tant de guises
Qu'ilz peuuent leurs complexions
Par diuerses digestions
Changer entre elles, par tel change
Qu'il les met sous espee estrange
Et oste de la leur premiers.
Ne voit on comme de feugiere
Cendre fait & puis verre naistre
Qui de verrerie est bon maistre,
Par depuration legiere?
Si n'est pas le verre feugiere,
Ne la feugere n'est pas verre;
Et quand esclair vient, ou tonnerre,
Ne peut-on pas bien souuent veoir
Des grands vapeurs les pierres cheoir,
Qui ne montarent mie pierres?
Ce peut sçauoir qui sçait les erres
Et cause, que telle matiere
A ceste espee estrange attire.
Ainsi sont especes changees,
Où les pieces d'elles estrangeres,

Et

© *Sancti LA ROSE. 58*
 Et en substance & en figure
 Soit par art, ou bien par nature.
 Ainsi pourroit des metaux faire,
 Qui bien les scauroit à chef traire
 Et tollir aux ords leur ordure,
 Et les mettre en forme trespure,
 Par leurs complexions voisines
 L'une vers l'autre assez enclines.
 Car ils sont tous d'une matiere,
 Comment que nature les tire :
 Car tous, par diuerses manieres,
 Dedans leurs terrestres minieres,
 De soulfhre & de vis argent naissent,
 Comme les liures le confessent.
 Qui les scauroit subtilier,
 Et leurs esprits appareiller,
 Si que force d'entrer ils eussent,
 Et que voler ne s'en peussent,
 Quand dedans les corpi ils entraissent,
 Mais que bien purgez les trouuassent,
 Et fust le soulfhre sans ordure,
 Pour blanche ou pour rouge teindre.
 Son vouloir des metaux seroit
 Qui ainsi faire le scauroit.
 Car d'argent fin, fin or fait naistre,
 Cil qui d'Alchymie est le maistre
 Et pois & couleur y adouste,
 Par chose qui guiere ne couste.
 Et dor fin pierres precieuses,
 H 2

EXTR. DV ROSE. DE LA ROSE.
 Faict claires & moult gracieuses,
 Et tout autre metal desnue.
 De sa forme, si qu'il le mue
 En fin argent, par médecine,
 Blanche transparence & tres-fine,
 Ou en or par rouge teincture,
 S'il y veut appliquer sa cure.
 Mais ainsi ne seront-ils mie,
 Qui auurent de sophisterie:
 Travaillent tant comme ils voudront,
 La nature n'acconferont.

FIN.

TESTA



TESTAMENT ATTRI-
BVE A ARNAULD DE
Villeneuve.

LA pierre des Philosophes s'ourdât de terre est esleuee ou parfaicte au feu. Saoulee du breuuiage d'eau tresclaire, au moins en douze heures, de toutes parts s'enfle visiblement. Apres mise en estuue d'air moyennement chaud & sec, & purifiée d'estrange vapeur, acquiert solidité en ses parties; & extenuée d'humeur superflue, devient idoine à se briser. Cela fait, de ses plus pures parties est esprint le lait virginal: lequel incontinent mis en l'œuf des Philosophes, est si longuement eschauffé, par continuelle & propre chaleur, comme pour faire couuer & esclorre poussins, que estant desnuee de la variété de ses couleurs, s'esfouist avec son pareil en blancheur de neige: & deslors sans danger resiste aux forces du feu croissant, iusques à ce qu'estant teincte en couleur de pourpre, elle sort du monument avec royale puissance.

F I N.

H 3

PETIT TRAICTE
D'ALCHYMIE, INTITVLE
le sommaire Philosophi-
que de Nicolas
Flamel.



Qui veut auoir la cognoissance
Des metaux & vraye science
Comment il les faut transmuier
Et de l'un à l'autre muer.

Premier il conuient qu'il cognoisse
Le chemin & entiere adresse
Dequoy se doiuent en leur miniere
Terrestre former, & maniere.
Ainsi ne faut-il point qu'on erre
Regarder es vaines de terre
Toutes les transmutations
D'ont sont formez en nations.
Parquoy transmuier ils se peuuent
Dehors les minieres, où se treuuent
Estant premier en leurs esprits :
Assauoir pour n'estre repris,
En leur soulfre & leur vis argent,
Que nature a fait par art gent.
Car tous metaux de soulfre sont
Formez & vis argent qu'ils ont.

Ce

© Santé
 DE N. FLAMEL. 60
 Ce sont deux spermes des metaux
 Quels qu'ils soyent, tant froids que chauds.
 L'un est masle, l'autre femelle:
 Et leur complexion est telle.
 Mais les deux spermes dessusdicts,
 Sont composez, c'est sans redits,
 Des quatre elemens, seurement
 Cela i'affirme vrayment.
 C'est à scauoir le premier sperme
 Masculin, pour scauoir le terme,
 Qu'en Philosophie on appelle
 Soulfre, par vne façon telle,
 N'est autre chose qu'element
 De l'air & du feu seulement.
 Et est le soulfre fix semblable
 Au feu sans estre variable,
 Et de nature metallique:
 Non pas soulfre vulgal inique:
 Car le soulfre vulgal n'a nulle
 Substance (qui bien le calcule)
 Metallique, à dire le vray,
 Et ainsi ie le prouueray.
 L'autre sperme qu'est feminin,
 C'est celuy pour scauoir la fin,
 Qu'on a coustume de nommer
 Argent vif, & pour vous sommer
 Ce n'est seulement qu'eau & terre,
 Qui s'en veut plus à plain enquerre,
 Dont plusieurs hommes de science
 H 4

Ces deux spermes-là sans doutance.
Ont figurez par deux dragons,
Ou serpens pires se dict on.
L'un ayant des aïles terribles,
L'autre sans aïle, fort horrible.
Le dragon figuré sans aïle,
Est le soulfre, la chose est telle,
Lequel ne s'enuole iamais
Du feu, voila le premier mets.
L'autre serpent qui aïles porte,
C'est argent vis, que vent emporte,
Qui est semence feminine
Faicte d'eau & terre pour mine.
Pourtant au feu point ne demeure,
Ains s'enuole quand void son heure.
Mais quand ces deux spermes disincts
Sont assemblez & bien contointz,
Par une triomphante nature,
Dedans le ventre du mercure,
Qu'est le premier metal formé,
Et est celui qui est nommé
Mere de tous autres metaux,
Philosophes de monts & vaux
L'ont appellé dragon volant;
Pource qu'un dragon en allant,
Qu'est enflamé avec son feu,
Va par l'air iectant peu à peu
Feu & fumee venimeuse
Qu'est une chose fort hideuse

A re

A regarder telle laidure,
 Ainsi pour vray fait le mercure,
 Quand il est sur le feu commun,
 C'est à dire, en des lieux aucun,
 En un vaisseau mis & posé
 Et le feu commun disposé,
 Pour luy allumer promptement
 Son feu de nature asprement,
 Qu'au profond de luy est caché.
 Alors si vous voulez sacher
 Voir quelque chose veritable
 Par feu commun dict vegetable,
 L'un enflambra par ardeur
 Du Mercure feu de nature.
 Alors, si estes vigilant,
 Verrez par l'air icillant, courant,
 Vne fumee venimeuse,
 Mal odorante, & malignieuse,
 Trop pire, enflambe & en peyson
 Que n'est la teste d'un dragon
 Sortant à coup de Babylone
 Qui deux ou trois lieues environne.
 Autres Philosophes scauans,
 Ont voulu chercher tant auant,
 Qu'ils sont figuré en la forme
 D'un Lyon volant sans difforme.
 Et l'ont aussi nommé Lyon:
 Pource qu'en toute region
 Le Lyon deuore les bestes

SOMMAIRE PHILOSOPH.

Tant soient ieunes & propretes
 En les mangeant à son plaisir,
 Quand d'elles il se peut saisir,
 Sinon celles qui ont puissance
 Contre luy se mettre en defiance,
 Et résister par grande force
 A sa fureur, quand il les force:
 Ainsi que le mercure faitz.
 Et pour mieux entendre l'effect,
 Quel metal que vous mettez
 Avecques luy, ces mots notez,
 Soudain il le difformera,
 Deuorera, & mangera.
 Le Lyon faitz en telle sorte.
 Mais sur ce point, ie vous enborte
 Qu'il y a deux metaux de prix
 Qui sur luy emportent le prix
 En totale perfection,
 L'un on nomme or sans fiction:
 L'autre argent, ce nie aucun,
 Tant est-il notoire à chascun,
 Que si mercure est en fureur,
 Et son feu allumé d'ardeur,
 Il deuorera par ses faitz
 Ces deux nobles metaux parfaictz,
 Et les mettra dedans son ventre
 Ce nonobstant, lequel qu'y entre.
 Il ne le consumera point.
 Car pour bien entendre ce pointz.

Ils sont plus que luy endurcis
 Et parfaits en nature aussi.
 Mercure est metal imparfait
 Non pourant qu'en luy ayt de fait
 Substance de perfection.
 Pour vraye declaration
 L'or commun si vient du mercure,
 Qu'est metal parfait, ie l'assure.
 De l'argent ie dy tout ainsi
 Sans alleguer ne cas ne si.
 Et aussi les autres metaux
 Imparfais, croissans bas & hauts
 Sont trestous engendrez de luy.
 Et pource il n'y a celuy
 Des philosophes qui ne dise
 Que c'est la mere sans saintise
 De tous metaux certainement.
 Parquoy conuient assurement
 Que des que mercure est forme,
 Qu'en luy soit sans plus informe
 Double substance metallique,
 Cela clairement ie replique.
 C'est tout premierement pour l'une
 La substance de basse Lune,
 Et apres celle du Soleil,
 Qui est un metal nonpareil.
 Car le mercure sans doute
 Est forme des deux substances,
 Estans au ventre en esprit.

Du

SOMMAIRE PHILOSOPH.

Du Mercure que s'ay descript.
 Mais tantost apres que nature
 Ha formé iceluy mercure,
 De ces deux esprits dessusditz
 Mercure sans nul contreditz
 Ne demande qu'à les former
 Tous parfaits sans rien disformer,
 Et corporellement les faire,
 Sans soy d'iceux vouloir desfaire.
 Puy quand tes deux espritz s'euillent,
 Et les deux spermès se resueillent,
 Qui veulent prendre propre corps
 Alors il faut estre records,
 Qu'il conuient que leur mere meure,
 Nommé mercure, sans demeure.
 Puis le tout bien verifié,
 Quand mercure est mortifié
 Par nature ne peut iamaiz
 Se viuisier, ie prometz.
 Comme il estoit premierement,
 Ainsi que dient certainement
 Aucuns triomphans Alchymistes,
 Affermans en paroles mistes,
 De mettre les corps imparfaits
 Et aussi ceux qui sont parfaits
 Soudain en mercure courans.
 Je ne dy pas qu'aucuns d'eux ment:
 Mais seulement, sauf leurs honneurs,
 Pour certain ce sont vrayz iengleux.

U^e Sarras D^e N. FLAMEL 102 63
 Il est bien vray que le mercure
 Mangera par sa grande cure
 L'imparfait metal, comme plomb,
 Ou estaing: cela bien scait-on:
 Et pourra sans difficulté
 Multiplier en quantité:
 Mais pourtant sa perfection
 Amoindrira sans fiction,
 Et mercure ne sera plus
 Parfait, notez bien le surplus:
 Mais si mortifié estoit
 Par art, autre chose seroit,
 Comme au cynabre, ou sublimé,
 Le ne me veux pas animé
 Que reuisier ne se puisse:
 Telle verité ne se mussé:
 Car en le congelant par art,
 Les deux spermes, soit tost ou tard,
 Du mercure point ne prendront
 Corps fix, ny aussi retiendront
 Comme es veines ils sont de la terre:
 Ains pour garder que nully n'erre,
 Si peu congelé ne peut estre
 Par nature à dextre ou senestre,
 Dedans quelque terrestre veine,
 Que le grain fix soudain n'y vienne.
 Qui produira des deux espermes
 Du mercure, entier & vray germes:
 Comme es mines de plomb voyez

Si vous y estes enuoyez.
 Car de plomb il n'est nulle mine
 En lieu où elle se confine,
 Que le vray grain du fix n'y soit,
 Ainsi que chacun l'apperoit,
 C'est à sçauoir le grain de l'or
 Et de l'argent, qu'est un tresor
 En substance & en nourriture:
 A chacun telle chose est seure.
 La prime congelation
 Du mercure, est mine de plomb
 Et aussi la plus conuenable
 A luy: la chose est veritable.
 Pour en perfection le mettre,
 Cela ne se doit point omettre,
 Et pour tost le faire venir
 Au grain fix, & tousiours tenir,
 Car comme par auant est dict,
 Mine de plomb sans contredict
 N'est point sans grain fix pour tout vray
 D'or & d'argent: cela ie sçay:
 Lesquels grains nature y a mis
 Ainsi comme Dieu l'a permis:
 Et est celuy-là seurement
 Qui multiplier vrayement
 Se peut sans contradiction,
 Pour venir en perfection
 Et en toute entiere puissance,
 Comme sçay par l'experience.

Et

Et cela pour tout vray s'assure,
 Luy estant dedans son mercure,
 C'est à dire non séparé
 De la mine, mais bien puré.
 Car tout metal en mine estant
 Est mercure, l'en dit autant,
 Et multiplier se pourra
 Tant que la substance il aura
 De son mercure en verité.
 Mais si le grain en est osté
 Et séparé de son mercure
 Qui est sa mine, bien l'assure,
 Il sera ainsi que la pomme
 Cueillie verte, & voilà comme
 Dessus l'arbre en verité,
 Avant qu'elle ait maturité,
 Quand vous voyez passer la fleur,
 Le fruit se forme, soyez seur,
 Lequel apres pomme est nommée
 De toutes gens, & renommée.
 Mais qui la pomme arracheroit
 Dessus l'arbre, tout gasteroit
 A sa prime formation:
 Car homme n'a eu notion
 Par art ny aussi par science
 Qu'il sceusse donner la substance,
 Ne tandis la peusse parfaire
 De meurir, comme pouuoit faire
 Basse nature bonnement,
 Quand

Quand elle estoit premierement
Dessus l'arbre, où sa nourriture
Et substance auoit par nature.
Pendant doncques que l'on attend
La saison de la pomme estant
Sur son arbre où elle s'augmente
Et nourrist venant grosse & gente
El' prend agreable saueur,
Tirant tousiours à soy liqueur,
Iusques à ce qu'elle soit faicte
De verde bien meure & parfaicte.
Semblablement metal parfaict.
Qu'est or, vient à un mesme effect.
Car quand nature a procréé
Ce beau grain parfaict & créé
Au mercure, soyez certain
Que tousiours tant soir que matin
Sans faillir il se nourrira,
Augmentera & parfera.
En son mercure luy estant :
Et faut attendre iusqu'à tant
Qu'il y aura quelque substance
De son mercure sans doutance :
Comme faict sur l'arbre la pomme.
Car ie fais scauoir à tout homme
Que le mercure en verité
Est l'arbre, notez ce dicté,
De tous metaux, soyent parfaicts,
Ou autres qu'en dict imparfaicts.

Pour

Pourtant ne peuvent nourrir
 Avoir, que de leur seul mercure.
 Parquoy ie dy, pour deuiser
 Sur ce pas, & vous aduiser,
 Que si v'alez cueillir le fruit
 Du mercure, qu'est sel qui luit,
 Et l'une aussi pareillement,
 Si qu'ils soyent separément,
 Loingtains en aucune maniere,
 L'un de l'autre sans tarder guiere.
 Ne pensez pas les reconjoindre
 Ensemble, n'aussi les y rejoindre.
 Ainsi comme auoit fait nature
 Au premier: de ce vous assure:
 Pour iceux bien multiplier
 Augmenter sans point varier.
 Car quand metaux sont separez
 De la mine, à part trouueriez
 Chacun comme pommes petites,
 Cueilliers trop verdes & subites
 De l'arbre, lesquelles i'amaies
 N'auront grosseur ie vous promets.
 Le monde ba assez cognoissance
 Par nature & experience
 Du fruit des arbres vegetaux,
 Et ne sont point ces mots nouueaux,
 Qui des la pomme, ou la porte
 Est arrachee, il est notoire,
 De dessus l'arbre ce seroit.

Folie qui la remettrait
 Sur la branche pour r'engrossir
 Et parfaire: fols sont ainsi,
 Et gens aveugles sans raison,
 Comme on voit en mainte maison.
 Car l'on sçait bien certainement
 Et à parler communément,
 Que tant plus elle est manie:
 Tant plus tost elle est consommée.
 C'est ainsi des métaux vraiment:
 Car qui voudroit prendre l'argent
 Commun & l'or, puis au mesure:
 Les remettre, seroit futilité.
 Car quelque grand' subtilité
 Qu'on aye, aussi habilité
 Ou regims qu'on penseroit,
 Abusé on s'y trouveroit:
 Tant soit par eau ou par ciment,
 Ou autre sorte infiniment,
 Que l'on ne sçauroit racompter
 Toujours ce seroit mescompter
 Et de iour en iour à refaire,
 Comme aucuns fols sur cest affaire
 Qui veulent la pomme cueillie,
 Sur la branche estre rebaillee,
 Et retourner pour la parfaire.
 Dont s'abusent à cela faire.
 Nonobstant qu'aucuns gens sçauans
 Philosophes & bien parlans

Ont

Ont tresbien parlé par leurs diſſ.
 Diſans ſans aucuns contredits
 Que le Soleil avec la Lune,
 Et mercure, qu'eſt opportune,
 Conjointz, roſez metaux imparſaiz.
 Rendront en œuvre bien parſaiz:
 Où la plus grand part des gens erre
 N'ayant autre choſe ſur terre
 Soyent vegetaux, ou animaux,
 Ou pareillement mineraux,
 Que ces trois eſtans en un corps.
 Mais les liſans ne ſont recorde
 Qu'iceux Philoſophes entendus
 N'ont pas tels mots diſſ: ny rendus
 Pour donner entendre à chacun
 Que ce ſoit or n'argent commun,
 Ny le vulgal mercure auſſi:
 Ils ne l'entendent pas ainſi.
 Car ils ſſauent que tels metaux
 Sont tous morts, pour vray, ſans deſau.
 Et que iamaiz plus ne prendront
 Substance: ainſi demeureront
 Et l'un à l'autre n'aydera
 Pour le parſaire, ainſi demeurera
 Car il eſt vray certainement
 Que ce ſont les fruits vrayement
 Cueilliz des arbres auant ſaiſon:
 Les laiſſant là pour tel' raiſon:
 Car deſſus iceux en cherchant

Ne trouuent ce qu'ils vont querant.
 Ils scauent assez bien que iceux
 N'ont autre chose que pour eux:
 Parquoy s'en vont chercher le fruit
 Sur l'arbre qui à eux bien duit,
 Lequel s'engrosse & multiplie
 De iour en iour, tant qu'arbre en plie.
 Ioye ont de veoir telle besogne.
 Par ce moyen l'arbre on empoigne,
 Sans cueillir le fruit nullement,
 Pour le replanter noblement
 En autre terre plus fertile.
 Plus triumpante, & plus gentille.
 Et qui donnera nourriture
 En un seul iour par aduenture
 Au fruit, qu'en cent ans il n'auroit.
 Si au premier terrouër estoit.
 Par ce moyen donc faut entendre,
 Que le mercure il conuient prendre.
 Qui est l'arbre tant estimé,
 Veneré, clamé, & aimé,
 Ayant avec luy le soleil.
 Et la Lune d'un appareil.
 Lesquels separez point ne sont.
 L'un de l'autre, mais ensemble ont
 La vraye association.
 Apres sans prolongation
 Le replanter en autre terre
 Plus pres du Soleil, pour acquerre

D'isidore

D'iceluy merueilleux prouffit,
 Où la rosée luy suffist.
 Car là ou planté il estoit,
 Le vent incessamment battoit
 Et la froidure, en telle sorte
 Que peu de fruit faut qu'il rapporte.
 Et là demeure longuement,
 Portant petits fruits seulement.

Les Philosophes ont un iardin
 Où le Soleil soir & matin
 Et iour & nuit est à toute heure
 Et incessamment y demeure
 Avec une douce rosée.

Par laquelle est bien arrosée
 La terre portant arbres & fruits
 Qui là sont plantez & conduits
 Et prennent deux nourriture
 Par une plaisante pasture.

Ainsi de iour en iour s'amandent
 Receuans fort douce prehende,
 Et là demeurent plus puissans
 Et forts, sans estre languissans
 En moins d'un an, ou environ,
 Qu'en dix mil, cela nous diren,
 N'eussent fait là où ils estoient
 Planter ou les fruits les battoient.
 Et pour mieux la matiere entendre,
 C'est à dire qu'il les faut prendre,
 Et puis les mettre dans un four

Sur le feu où soyent nuit & jour.
 Mais le feu de bois ne doit estre
 Ny de charbon: mais pour cognoistre
 Quel feu te sera bien duisant,
 Faut que soit feu clair & luisant,
 Ny plus ny moins que le Soleil,
 De tel feu seras appareil:
 Lequel ne doit estre plus chaud
 Ny plus ardent, sans nul defect,
 Mais toujours une chaleur mesme.
 Tant que soit, notez bien ce thesme:
 Car la vapeur est la rosee,
 Qui gardera d'estre alteree
 La semence de tous metaux.
 Tu vois que les fruits vegetaux
 S'ils ont chaleur trop fort ardente
 Sans rosee en petite attente
 Sec & transy demeurera
 Le fruit sur la branche mourra.
 Ou en nulle perfection
 Ne viendra, pour conclusion.
 Mais s'il est nourry en chaleur
 Avec une humide moisteur,
 Il sera beau & triumpbant
 Sur l'arbre où prend nourrissement.
 Car chaleur & humidité
 Est nourriture en verité
 De toutes choses de ce monde.
 Ayant vie, sur ce me fonde.

Comme

Comme animaux & vegetaux
Et pareillement minéraux,
Chaleur de bois & de charbon,
Cela ne leur est pas trop bon.
Ce sont chaleurs fort violentes
Et ne sont pas si nourrissantes.
Que celle qui du soleil vient:
Laquelle chaleur entretient
Chacune chose corporelle.
Pour autant qu'elle est naturelle.
Parquoy Philosophes & sçavans
Et de nature cognoissans,
N'ont autre feu voulu eslire
Pour eux, à la verité dire,
Que de nature aucunement
Laquelle il suruient mesmement
Non pas que Philosophe face
Ce que nature fait & trace:
Car nature ha tousiours chose
Crée, comme icy ie l'expose,
Tant vegetaux que minéraux,
Semblablement les animaux,
Chacun selon son vray degré
Generante où elle ha pris gré
Comme s'estend sa dominance.
Non pas que ie donne sentence:
Que les hommes par leurs arts font
Chose naturelle & parfont.
Mais il est bien vray quand nature

SOMMAIRE PHILOSOPHE.

A formé par sa grand' facture,
 Les choses deuant dites, l'homme
 Luy peut ayder, & entendz comme,
 Apres par art, à les parfaire
 Plus que nature ne peut faire
 Par ce moyen les philosophes
 Scauans & gens de grosse estoffe,
 Pour du vray tous vous informer,
 Autrement n'ont voulu ceurer,
 Qu'en nature avec la lune
 Au meil cure mere opportune,
 Duquel apres en general
 Font mercure philosophal,
 Lequel est plus puissant & fort,
 Quand vient à faire son effort,
 Que n'est par celuy de nature.
 Cela scauent les creatures
 Car le mercure deuant dit,
 De nature sans nul desdit,
 N'est bon que pour simples meraulx
 Parfaits imperfects, froids ou chauds,
 Mais le mercure du sçauant
 Philosophe, est triumpfant,
 Que pour metaux plus que parfaits
 Est bon, & pour les imperfects:
 A la fin pour les tous parfaire
 Et soudainement les refaire,
 Sans y rien diminuer
 Adiouster, mettre ny muer.

Comme

Comme nature les a mis
 Les laisse sans rien estre obmis.
 Non que ie die toutesfois
 Que les Philosophes tous trois
 Les conioignent ensemble pour faire
 Leur mercure, & pour le parfaire,
 Comme font vn tas d'Alchymistes
 Qui en scauoir ne sont trop mistes,
 Ny aussi beaucoup sage gent
 Qui prennent l'or commun, l'argent,
 Avec le mercure vulgal,
 Puis apres leur font tant de mal.
 Les tourmentant de telle sorte,
 Qu'il semble que foudre les porte
 Et par leur folle fantasie
 Abusion & resuerie,
 Le mercure en cuident faire
 Des Philosophes & parfaire:
 Mais iamais paruenir n'y peuuent,
 Ainsi abusés ils se trouuent,
 Qui est la premiere matiere
 De la pierre, & vraye miniere.
 Mais iamais ils n'y paruiendront
 Ne aucun bien y trouueront.
 S'ils ne vont dessus la montaigne
 Des sept, où n'y ha nulle plaine
 Et par dessus regarderont
 Les six que de loing ils verront:
 Et au dessus de la plus haute.

SOMMAIRE PHILOSOPH.

Montaigne, cognoistront sans faulx
 L'herbe triomphante Royale
 Laquelle ont nommé minerale
 Aucuns Philosophes & herbale,
 Appellee est saturniale:
 Mais laisser le marc il contient
 Et prendre le ius qui en vient
 Pur & net: de cecy t'aduis
 Pour mieux entendre ceste grise:
 Car d'elle tu pourras bien faire
 La plus grand' part de ton affaire.
 C'est le vray mercure gentil
 Des Philosophes tressubtil
 Lequel tu mettras en ta manche.
 En premier toute l'œuvre blanche,
 Et la rouge semblablement,
 Si mes dits entends bonnement.
 Eslis celle que tu voudras
 Et soyex seur que tu l'auras.
 Car des deux n'est qu'une pratique
 Qu'est souveraine & authentique.
 Toutes deux se font par voye une,
 C'est à sçavoir Soleil & Lune.
 Ains leur pratique rapporte
 Du blanc & rouge, en telle sorte.
 Laquelle est tant simple & aisée,
 Qu'une femme pillant suzée.
 Et rien ne s'en destourbera
 Quand telle besogne fera.

Non

Non plus qu'à mettre elle feroit
 Couuer des œufs quand il fait froit.
 Sous une pouille sans lauer.
 Ce que iamis ne fut trouué.
 Car on ne loüe point les œufs
 Pour mettre couuer vieils, ou neufs.
 Mais ainsi comme il sont faitz.
 Sous la pouille on les met de faitz.
 Et ne fait-on que les tourner
 Tous les iours & les contourner.
 Sous la mere sans plus de plait.
 Pour soudain auoir le poullet.
 Le tout ie l'ay declaré ample:
 Puis apres se met un exemple.
 Premièrement ne laueras.
 Ton mercure, mais le prendras
 Et le mettras avec son pere,
 Qui est la fen ce mot s'appere,
 Sus les cendres, qui est la paille.
 Cest enseignement iete baille,
 Es un verre seul qn'est, le nid.
 Sans confiture ny auis
 En seul vaisseau, comme dit est:
 De l'habitable entends que c'est
 En un fournel fait par raison,
 Lequel est nommé la maison,
 Et de luy poules sortira.
 Qui de son sang te guerira.
 Premier de toute maladie.

Et

Et de sa chair, quoy que l'on dit,
 Te repaistras, pour ta viande:
 De ses plumes, afin qu'entende,
 Il te vestira noblement.
 Te gardant de froid seurement:
 Dont prieray l'haut Createur
 Qu'il doint la grace à tout bon cœur
 D'Alchymistes qui sont sur terre,
 Briefuement le poullet conquerra,
 Pour en estre alimenté,
 Nourry & tres-bien substanté.
 Comme ce pen qu'icy declare
 Me vient du haut Dieu nostre pere,
 Qui pour sa benigne bonté
 Le m'a donné en charité:
 Dont vous fais ce present petit,
 Afin que meilleur appetit
 Ayex cherchant & suyuant train
 Qu'il vous monstre soir & matin:
 Lequel i'ay mis sous un sommaire,
 Afin qu'entendiez mieux l'affaire,
 Selon des Philosophes sages
 Les dits, qu'entendez d'avantage.
 Je parle un peu ruralement:
 Parquoy ie vous prie humblement
 De m'excuser, & en gré prendre,
 Et à fort chercher toujours tendre.

AVTRES

FIN.

AUTRES VERS

TOUCHANT LE
mesme art, l'Autheur des-
quels n'est pas nommé.

EN mercure est ce que querons:
De luy esprit & corps tirons
Et ame aussi, d'où sort teincture,
Sur toutes autres nette & pure.
C'est une humeur tresfractieuse,
Rendant la personne ieueuse.
Faicte est de terre, eau, air, & feu:
Le corps purgé, l'esprit confeu
Après vient la fontaine claire,
Qui ne tient en soy chose amere.
Au fond del' gist le verd serpent,
Ou Lyon verd, qui là s'esband.
Si en l'esueille, il monte en haut:
Après chat quand le cœur luy saut,
Tant il se lave & tant se baigne,
Que comme rouge appert sa troigne.
Tant est lavé d'eau de vie,
Qu'après on ne le cognoist mie,
Puis se tourne en pierre tres-digne,
Blanche premier, & puis citrine.
Tant amoureuse est à la voir.
Qu'on ne peut priser son avoir.

Muz.

Mets donc ta cure	En un fourneai
Au vray mercure	Qui se fait bel
Qu'a fait nature.	De iour en iour
Avec son pere	Par vray amour
Fait son repaire	Sans nul secours,
On il prospere:	Et se fixe
C'est pour parfaire	Tout propice
Les imparfaits	Sans espice,
Ors & insectes.	Pour guerir
Mais faut que face	Tous esprit
Que la deface	Sans peril
De prime face:	S'ainsi le fais
Pour le refaire	Tous les insectes
Et satisfaire	Seront parfaits.
A son affaire.	Dieu te doint grace
C'est le subject	En peu d'espace
Mis au vaisel	Que le tous face.

F I N.



D E F E N S E D E L A
*science vulgairement appelée Alchy-
 mie, & des honnestes personnages qui
 vacquent à elle: contre les efforts que L.
 Girard mes à les outrager.*

A P R E s que les presents auteurs
 de la trāsformation metallique,
 ont esté mis en equipage pour rece-
 uoir ornement de l'imprimerie, & de
 la sortir en public, ils m'ont semblé à
 bon droict requérir cōpagnie de quel-
 que legitime defenſe, contre les detra-
 cteurs & calomniateurs de leurs pro-
 fessions. Mais de ma part ayant bon
 vouloir de leur ſatisfaire en ce que ie
 pourrois, ay cōſideré que pour respon-
 dre equitablement à tous les iniques
 eſcrits leſquels on trouueroit de tels
 aduerſaires, beſoin ſeroit vſer d'autre,
 & plus long langage que ce lieu ne
 deman

démãderoit : & à ceste cause (sans en
amener autre) qu'il falloit icy se de-
porter d'entreprendre telle besongne,
& faire essay en vne moindre, ce neã-
moins mesme fin proposee. Or est-il
certain que ie n'ay encor apperceu si
importun & intolerable ennemy tant
de la science sus nommee que de ceux
qui vaquent à elle, qu'est vn I. Girard
de Tournus: ainsi qu'il montre eui-
demment par vne grande epistre en
Francois, laquelle il a faicte & ad-
ioustee à la fin de sa traduction (ainsi
l'appelle il) du L. de R. Bacho, intitulé
de l'admirable pouuoir de l'art & de
nature, qui fut imprimé à Lyon, il y
eut au mois d'Octobre dernier passé
trois annees. Et pource i'ay pensé qu'il
suffiroit maintenant, s'il pouuoit estre
contrainct de quitter ses armes, sans
audir aucunement blessé l'honneur de
ceux qu'il a si temerairement enuahy.
Ce que i'espere aduenir, verité estant
en leur

en leur faueur amence & deuëment
opposee aux impudentes menfonges
d'iceluy. C'est l'endroit où i'ay delibe-
ré n'espargner ma peine & petite in-
dustrie. Mais afin que l'efficace tant de
ce qu'il dict contre eux, que de ce que
ie pretends respondre pour eux, soit
plus apparente, ie suis content suyure
l'ordre de ses paroles mal ordonnées, &
les diuiser en certaines parties, selon
que i'estimeray estre necessaire, telle-
ment que chacune de ses obiections
aye aupres de soy sa refutation parti-
culiere.

*Premierement, il accuse l'art d'Alchy-
mie, d'auoir esté prohibé & deffendu par
edict public des Empereurs Romains suc-
cesseurs à Diocletian. Quand & quand
au lieu d'amener preuue suffisante, consi-
gne en marge opposite, C. de fauce monnoye.*

Le ne sçay s'il faiët cela par ieu, ou
par maniere d'acquit, comme cuidant
auoir affaire à gens indigens d'indu-

K

strie suffisante pour discerner si telle
espece de payemēt est, ou n'est de mi-
se, ou tāt aisez à estre gaignez & con-
tentez, qu'elle leur peut bien satisfai-
re. Mais, à bon escient, ie pense certai-
nement sçauoir, que au T. du C. sus al-
legué, on ne trouue imprimé vn seul
mot seruant à telle sentence, par luy
mise en auant : sans desassembler vio-
lemment les lettres, & les disposer en
autre ordre. Et pource, si insolēt com-
mencement est cause que le milieu &
la fin nous doiuent ja estre suspects.
Quoy? Incontinent apres il contredict
à soy mesme, là où il veut, & ne peut
proprement dire, qu'il seroit encores
vile pour aucuns, que ledict art eust
toufiours esté deffendu, par ceux qui
apres iceluy Diocletia, ont succédé au
gouuernement de l'Empire. Ainsi (en
passant) se monstre charitable hors ce
pays, seulement enuers quelques estu-
djans en Alchymie, qui obeissent à
l'Empe

l'Empereur des Romains : lesquels estans aduertis du bon vouloir qu'il leur porte, luy en pourront scauoir quelque gré. Ce pendant nous disons franchement, que si tel edict y auoit, l'equité s'opposeroit à luy : attendu qu'une tres-honneste vtilité est proposée pour la fin dudit art : & la vraye pratique d'iceluy, n'offense personne. Quant aux Sophistes & abuseurs qui veulent couvrir leur mechanceté par la profession de si noble art, duquel ils sont ignorans, ce qui est escrit au 5. liure des extrauagâtes decretales, au T. de crimine falsi, par Iean 22. s'adresse à eux : & à bon droit.

Après se retire à son entendement, & y cherche, sans trouuer, quelque suffisant argument de verité, que la pierre, surnommée Philosophale, puisse estre composée artificiellement. D'où vient à menacer brauement ses aduersaires, disant que,

K. 2.

D E F E N S E

L'art ne peut exprimer & représenter nature: à raison qu'elle peneire le dedans des choses, & l'art prend son subiect seulement aupres le dehors, sçauoir est le dessus, & comme la face.

Mais que peut cela nuire au bruit de ceste science, ne des professeurs & estudians en icelle? veu que tous les sçauans Alchymistes ont tousiours aduoué, que l'effect de leur pierre appartient proprement à nature (laquelle est principe & cause du mouuement & repos de ce en quoy elle est premierement & par soy) estant toutesfois seruié par art, sans l'aide duquel, elle ne la pourroit iamais faire, non plus que muer quelque quantité de solde ou d'autre matiere en vne masse de verre. Et encôres que leur fantasie fut sous l'autorité de R. Baccho, ou de quelque autre, d'attribuer improprement telles actions à l'art, se seruant de nature pour instrument, ce neantmoïs
les

les intentiōs seroyent vaines. Voyons
la poursuite.

*Ei c'est vne cause ou raison entre au-
tres (ditt-il) qui faict que ie croye, que si
d'auenture en quelques lieux ou endroits
Aristote auoit voulu dire ceste pierre estre
possible, & qu'il en ayt parlē, ce au-
roit esté plus pour attraire Alexandre le
Grand, Prince contemporel & monarque,
par quelque grande estimation de son sça-
noir, & à vne admiration de choses, que
non point pour la verité & possibilité de
tel effect: ainsi qu'onques les Princes n'ont
estē, & iamaïs ne seront sans auoir des pa-
rasites & bailleurs de happebourdes. Ce que
ie dy veritablement, & non pour autre
raison que pource qu'il y en a aucuns si fors
d'esprit, qu'ils croient, & ont pour vray
oracle, tout ce qu'ils lisent en Aristote,
croyant (ainsi que croient pauvres & fan-
tastiques Alchimistes) de quelque appa-
rence (toutesfoi's superficielle) cela estre
vray & possible, qu'ils cognoistroyent tres-*

D I F E N S E

*faux & impossible, s'ils le consideroyent
sagement.*

Ce sont les propres paroles, basties
sur le fondemēt ja ruiné. Examinons-
les vn peu. En premier lieu il a ioinct
vn si à ce dequoy il estoit incertain.
C'est bien faiēt à luy, & à l'imitation
d'vn bon deposant, l'office duquel est
de ne dire plus qu'il ne sçait. Quant à
moy, en visitant les œuvres d'Aristo-
te, n'ay oncques, d'où il me souuienne,
trouué qu'il ays parlé d'icelle pierre
en aucun sien liure imprimé. Car
quant à celuy qui est intitulé *Secreta
secretorum Aristot.* faisant mētion de
ladicte pierre, il y a suffisantes raisons
pour verifier qu'il n'est de son ouura-
ge: combien que aucuns se soyent ef-
forcez de prouuer le contraire. Je ne
sçay s'il en auoit escript quelque chose
en son liur. des mineraux, ne mesme si
ledict *Liu.* est pery: car de ma cognois-
sance il n'est encore venu en veuē pu-
blique.

blique. Laërtius recite bien qu'il auoit
cōposé vn Liu. περί της λίθου, c'est à di-
re, de la pierre. Mais ce mot λίθος, qui
generalemēt signifie pierre, quelques-
fois (comme aucuns veulent) est spe-
cialement pris pour l'aymant : & au-
tresfois pour icelle pierre souuēt sur-
nommée Philosophale. En sorte que
ledict Liu. n'apparoissant, ie ne puis
dire s'il traictoit là de toutes sortes de
pierre, ou seulement dudit aymāt, ou
bien de ladicte pierre Philosophale.
Car ie n'estime que ce fut de celle que
nous appellons grauelle, ou d'autre
chose pouuant estre exprimée par ice-
luy vocale. Quoy qu'il en soit, quelle
cause, si ce n'est arrogance tresfolle, a
incité ce gentil mēdisant, de se leuer
ainsi contre tel personnage, qui est
Aristote, pour interpreter sa pēsee en
si mauuaise part, & ensemble l'outra-
ger publiquement, & par tant d'in-
iures vilaines ! Il le nous a osé feindre

peu ſçauant, & beaucoup arrogant, & menteur trefimpudent, & ſingulièrement temeraire: & pour le rendre encores plus infame, ſ'eſt effrontément efforcé de le mettre au rāgs de parasites & bailleurs de happelourdes. Quels tiltres ! voicy belle recognoiſſance des merites d'autrui. Mais quel hiftorien deſcriuant la vie d'Ariſtote, ou quel autre argumēt amenera-on, pour prouuer qu'il aye eſté ſi depraué en meurs, & vil en condition ? Ses diuines œuures nous declarēt ſuffiſamment ſa qualité. Et n'eſt beſoin faire mention de la bōne reputation en laquelle il a touſiours eſté, & eſt, & doit eſtre en tous pays, enuers les gens lettrez, auxquels il a donné ſi plaiſans, ſi vtils, ſi honneſtes documens, preſque en toutes ſciēces. Conſiderons ſeulement qu'il a par tout iuſtemēt gagné le ſurnom de Philoſophe par excellence: voire du commun conſentemēt de
tous

tous autres Philosophes, qui iusques à present, sont venus apres luy. Or qui apperçeu onques meschâcetez, telles que dessus, assemblees à la nature d'un Philosophe? Mais ie m'arreste icy, cōme si les ordes parolles de Girard, pouuoient aucunement souiller la noblesse d'un hōme tant illustre. A la verité tres-mal iroit, si la lueur des louāges duës aux grādes vertus, estoit subiecte d'estre obscurcie par les malignes detractions de tels hominelets. Laissons l'opiniō laquelle il a du Roy Alexādre: car plusieurs histoires manifestes tesmoignēt de ses faits. Laissons aussi l'outrage qu'il dict à ceux qui adioustent foy aux escrits dudit Aristote, pour mōstrer l'affection qu'il a enuers les Aristoreliēs: car il est certain que eux, & luy, sont trop differēs, tant en erudition que iugement: & comme chacun aime communement son semblable, ainsi hait-il son sem-

K s

blable. Et auançons avecques luy, qui
apres cela met en auant.

*Que l'on ne trouue point certainement
ou par asseuree verité que aucun en soit
desia venu à vraye & parfaicte science &
moins à l'accomplissement de l'œuvre, quel-
ques traditions & preceptes que l'on ait eu
de ceste pierre Philosophale. Qu'il soit ain-
si (dist-il) Philippe Vllade. qui a esté grand
artiste & abstracteur de quinte essence,
dict au Ciel des Philosophes, chap. 24. Que
certes plusieurs ont cherché ceste sciēce, mais
que bien peu l'ont trouuee. Il y a toutesfoi
des liures, qui tesmoignent qu'aucuns en ont
eu vraye experience, mais tels liures sont
sans auteur: & pourant d'eux mesmes
ne font, ny ne recoiuent aucune foy.*

Faisons passage à son langage, & ar-
restons seulement le sens: Voyez vous
quelle hardiesse il préd, d'asseurer ainsi
des choses desquelles il est incertain!

Or il est vray, que Iean André in Rub.
de falsis, afferme que de son tēps estoit
en la

en la cour de Rome M. Arnauld de Villeneufue, grand Medecin, Theologien, & Alchymiste, lequel consentoit que les lingots d'or, qu'il faisoit, fussent examinez à toutes preuues. Que reprochera l'on à tel tesmoin ? Auroit on iuste cause de le recuser en ce lieu ? Je me tais de l'Apoticaire Taruisin, qui vn iour deuant le Prince & les sages de Venise, mua quelque quantité d'argent vif en or, en sorte que les vestiges demeurent encores audict lieu, comme escrit H. Cardan: cōbien qu'il ne puisse fauoriser à telle transmutation: de quoy ailleurs s'il plaist à Dieu. Aussi ne feray-je mention de plusieurs autres tels exemples amenez par diuers auteurs d'Alchymie: car ils pourroyent estre suspects.

Mais quant à ce qu'il veut confirmer sa proposition par l'autorité de Ph. Vltade cap. 24. du ciel des Philosophes, escriuant que plusieurs l'ont cherchée,

cherchee, & bien peu l'ont trouuee, il y a de quoy rire. Car à qui demande-il secours? C'est grande sottise, d'amener tefmoin cõtre soy-mefme. Nous n'auons occafion de reiecter icy le tefmoignage dudit Vltade, difant que peu de gens l'ont trouuee. Il fuit verité en fa depofition. Mais à quoy penfoit Girard, voulant par cela conclure, que perfonne ne l'auoit trouuee? Sa propofition, & celle dudit Vltade, font contradictoires. Pource qu'il y en a l'une eft vraye, il faut que l'autre foit fauce. Toutesfois Girard les prenoit toutes deux pour vrayes, tant eft-il fubtil ratiocinateur.

Au demeurant, il diët que les Liur. tefmoignans que aucuns ont eue vraye experience de tel artifice, ne font foy pource qu'ils font fans autheur. Or, fans repeter les efcriuains fufdicts, qui eftima oncques fans autheur, les Liur. de Geber, & d'Avicenne, & d'Arnauld
de

de Ville Neufue , & de R. Lulle & d'Augurel, & grand nombre d'autres portans les noms & surnoms des gens bien sçauans qui les ont composez. Le me rapporte maintenāt à ce qu'ils en escriuent. Puis il prononce,

Combien que aucun ancien en fust parueni à chef, ce neantmoins qu'il est impossible maintenant de peneirer iusques là, attendu que tous les liures plus exquis de ceste matiere, ont esté perdus, & les plus chetifs sont demeurez. Et encores ont esté corrompus par la translation des termes naïfs d'une langue en autre de diuersē energie.

Rigoureuse sentence: laquelle condamne perpetuellement tous les humains & à ne desirer la cognoissance de l'art susdict, & à perdre tout le tēps & argent qu'ils pourrōt & voudront employer à la chetcher par estude & experience. Mais ie demanderois volontiers à tel iuge, par quel escriuain fut

fat guidé le premier inuenteur de ce-
medicte science. Et si, encores qu'on
ne trouueroit à present aucun bon L.
d'icelle, cōme il suppose, elle ne pour-
roit auoir esté, depuis son inuention,
consecutiuelement baillee & gardée de
main en main, par les anciens qui l'a-
uoient, & par mesme moyen estre en-
cor aujourd'huy receuë par quel-
qu'un, en mode de cabale. Et outre ce,
si la puissance & clemence de Dieu
sont maintenant perdues, ou tellement
amoidries, qu'elles ne fussent pour
en donner cognoissance à quelqu'un
comme autresfois elles ont fait à
nos predecesseurs. Veu mesmes, que
certaines autres choses exquisies, nous
sont en ce temps manifestees, lesquel-
les il n'appert suffisamment auoir esté
cogneues par les anciens: cōme la pou-
dre à canon, l'eau forte, l'Imprimerie,
& plusieurs autres. S'il n'a presente-
ment loisir ou vouloir de respondre à
cecy,

DE L'ALCHYMIE. 83
cecy, dilation luy est de ma part accor-
dee. Or que diront ceux, qui lisent en-
cores aujourdhuy tant d'escripts tou-
chant ceste matiere, pleins d'excel-
lentes sentences, combié que le plus sou-
uent elles soyent exprimees par mots
à peu de gens intelligibles : & pour
iuste cause, par eux mesmes souuent
produicte? Un seul R. Lulle, nous a
laissé enuiron 500. volumes de tel ar-
tifice, si Lacinius est veritable : au
moins en voyons nous beaucoup tant
imprimez que escripts à la main. Je ne
parlé de ceux de Hermes, Geber, Aui-
cenne, Rasis, ne de tant d'autres qui
courent iournellement par les mains
de plusieurs personages. D'auantage,
il faudroit auoir deuëment conferé &
entendu tous les L. de ceste dicte ma-
tiere, soyent perdus, ou demeurez,
pour les sçauoir distinguer en exquis
& chetifs. Peut on conferer, sans ap-
percevoir? Peut on appercevoir, ce
que

que n'est? Au reste, cela prouient d'une trop grande ignorance de penser, & legereté de dire, que tels liures soyent tous translatez de l'agages diuers. Car Car de quel langage sont tournees les œuures d'Albert, d'Arnauld de Ville-neufue, de R. Lulle, de Guilielmus Parisiensis, de Paulus de Canotanto, d'Augurel, & de leurs semblables escriuains d'Alchymie? Apres il adioust, que,

Toute la vie de ceux, qui sont épris de ceste Philosophie, ne suffit pour acquerir la cognoissance des termes d'icelle. Et que les despens sont si grands qu'il y auroit grande incertitude de profit, encores que la fa-cture d'icelle pierre fut possible. Et que s'il y auoit profit, on n'en pourroit vser à sou-haist & en libéré.

Et vis à vis de telles parolles, ce discret personnage marque en marge, 3. raisons: comme si tant diuers argumens n'estoient qu'un. Ainsi broüille
il &

il & confond les choses qui mérito-
yent distinction. Et combien de fois
faute-il du coq à l'asne? Venons au
point. Il impose par irrision, ce nom,
Philosolie, à l'art susdict. Notés donc
qu'il est vn trefourd & audacieux
forgeron de mots. Car quelle grace
peut auoir telle espee de vocable, il-
licitement composé d'un Grec avec
vn autre François? Quelque autre mo-
queur, n'estant si temeraire que d'o-
ser, par vicieuse meslange de langues
diuerfes, produire des mots bastards,
lesquels fussent incogneus & defa-
uoiez de la chacune d'icelles langues,
eut peu dire, philomorie, s'il n'eut
mieux aimé soulder legitimemēt deux
noms François en vn, ayant telle si-
gnification. Quant au reste, lon entēd
facilement (mesmes par ce que i'ay
sus escript) qu'il n'est raisonnable de
s'accorder à luy en ce que tous les
estudians en ceste dicte science soyent

L

semblables à plusieurs ignorans, lesquels poursuuians vn mesme estude, demeurent toute leur vie en erreur: ne que les frais soyent tels qu'il dict, à ceux qui bien entendent les principes: car Geber & plusieurs autres hommes scauans & bien experimentez en cecy, ont affermé le contraire. Et touchant l'usage du fruit d'iceluy artifice, i'aduoüe que les fols ne scauent bien vser des choses bonnes: mais ceste dicte science n'a encores (que l'on sçache) esté cogneüe que par gens prudents: chacun desquels, a de sa part donné bon ordre, que les inconueniens n'aduinsent, esquels le bon Girard pensant, nous obiecte, que s'il y auoit profit,

La plupart du peuple laisseroit sa propre vacation pour s'appliquer à ceste Alchimistrie, à fin de plus tost s'enrichir: d'où aduendroit petit à petit que toutes choses demeureroient incultes, &c.

D'où

D'où vient doncques cela, que plus de gens ne laissent leur propre vacation, pour prendre les loix, ou la Medecine, que sont sciences si fructueuses & honorables? Vous diriez, avec Girard, que chacun peut facilement acquerir tout ce qui est profitable: & que le vulgaire doit incontinent estre participant des choses non vulgaires, moyennât qu'elles ameinent du profit. Il n'est question que de cela: Ainsi les raisins estoient pour le Renard d'Esopé, s'il ne les eut veu si verds. Encores ameine il icy le droit Canon: à fin qu'il n'oublie aucune chose, laquelle luy puisse aider à estre victorieux, & dict.

*Aussi que l'Alchymisterie soit art illi-
cite & reprouvé, il est tout manifeste: par-
ce, que celuy qui croiroit qu'une espee se
peust trans-ferer en une autre, ou sembla-
ble par œuvre humaine, & sans que spe-
cialement le createur de toutes choses y*

mis la main, seroit infidelle & plus detestable qu'un Payen, comme il est contenu au droit Canon.

Par la force du Canon (qui a esté fait pour chastier les forciers.) Il ne veut, comme i'estime, en ce lieu contraindre de consentir que l'Alchymie soit illicite & reprounee. Si est ce qu'il ne faut estre de si lasche cœur, que de penser icy à se rendre. Qu'est-il donc besoin luy opposer pour la defense d'icelle Alchymie? Il ne la peut offenser; attendu que elle n'est capable de fidelité ne infidelité. Mais si par aduerture il se veut adresser aux Alchymistes, & non à l'Alchymistrie, ainsi qu'il parle, ne pouuant manifester sa fantasie troublee, il nous faut voir la disposition de sa belle argumentatiō: afin que la vigueur d'icelle soit plus apparente. Soit doncques telle:

*Quiconque croid, que par seule
œuvre humaine vne espece puisse
estre*

estre transformee en autre, est infidelle: *transborq coloi blinc chis A. 55*

Que s'ensuit-il par cela? est ce que les Alchymistes sont infideles? Ouy bien si on les auoit conuaincus, qu'ils creussent que par seule ceuvre humaine vne espee peut estre transformee en autre. Mais, comme i'ay sus recité, ils confessent que la facture de leur pierre appartient à nature, aidée d'art. Or puis que icelle nature n'est que chambriere de Dieu, & en luy obeissant faict toutes ses ceures, il appert qu'ils ne peuent icy estre chargez d'infidelité. Et ie pense que entre eux ne s'en trouuera vn si ignorant, qu'il n'entēde bien, que toutes choses sont faictes par la volonté ou permission diuine. Qui douteroit de cela, seroit infidèle: comme il m'est aduis, qu'il doit estre entendu par les parolles de S. Gregoire facteur d'iceluy Canon: cōbien que sans dissimuler, lon puisse

estimer qu'elles soient d'autre efficace. A ceste cause ie les produiray tournées, sans desguiser leur valeur. Voyez les icy.

26.9. Quiconque croit quelque creature
5. c. re pouuoir estre faicte ou muee en
episc. meilleure, ou pire, ou bien transformée en autre espèce ou semblance, excepté par le Createur mesme qui la fait toutes choses, certainement il est infidelle & plus meschant qu'un Payen.

Veritablement ce decret peut tenir suspés plusieurs gens discrets: attendu que d'un costé, ils n'oseroient nier ce qu'il afferme: & d'autre, selon le son de ses mots, il semble forcer les humains de ne croire ce que la venue leur fait communement croire. Car qui ne voit souuent & croit aussi, beaucoup de plantes & d'autres diuerses matieres estre artificiellement muees en verre: De ma part ie ne puis comprendre,

dre, que par telle credulité l'on tombe en infidélité & meschanceté; moyennant qu'on cognoisse que la faculté & des choses muables, & des ouvriers qui aident à les muer, dépendent & proviennent du Createur de toutes choses. Pource les Alchymistes, avec leur art, sont icy hors de danger, & Girard s'est en vain efforcé de les espouvanter. Gardons pour quelque autre lieu la dispute touchant la transformation des choses singulieres en autres de diuerse espeece, & passons outre. En suiuant il objecte que,

Supposé que ladicte science soit vraye & licite, si est ce que peu de gens sont idoines de l'entendre. Car les Alchymistes conseillent, qu'on ne s'entremette en cest art, sans premier estre grand Philosophe, muni de subtilité d'esprit, santé de corps, humanité, patience & plusieurs autres bonnes qualitez, lesquelles deffaillet à trop de gens.

Ce conseil des sçauans Alchymistes

est tresbon, suiuant lequel il ne faut
estre trop harif à se meller dudiect art,
Si est ce qu'il ne le faut prendre pour
vn arrest, par la rigueur duquel tous
ceux qui sont destituez d'aucunes des
conditiōs susdictes, soyent perpetuel-
lement contraincts d'ignorer ladicte
science, laquelle Dieu donne quand, &
à qui il veut, par quelque moyen que
ce soit. Puis il adiouxte,

*Qu'on l'acquiert par voyes obliques, &
à intention d'une lucratiue si grāde, qu'el-
le auengle & assoupit les cœurs humains.*

A quoy ie responds, qu'il ne fau-
droit blasmer si generalement, pour
dire verité. Et encores qu'il seroit icy
veritable, tel propos n'auroit efficace
de persuader ce qu'il pretendoit. De là
il passe à

La 8. pretendue raison.

Irraisonnable: comme faisant com-
muns entre tous les professeurs de la-
dicte science, certains vices, lesquels
conuien

conniennent seulement à quelques trompeurs & sophistes particuliers. Il faut donner blâme, ou los à ceux qui le meritent. Apres il conclud ainsi.

Voilà doncques à quoy sert & peut servir cest art. Voilà comment il peut bien teindre & pallier quelque metal, mais non point convertir la substance d'iceluy en un autre, cōme faire que le plomb ou effaing soit pur argent. Aussi certes c'est chose que ie ne puis croire.

Ce n'est merucilles, si ayant ainsi executé son entreprise, il veut mettre fin à ses travaux. Il s'est assez tourmenté en tel combat pour estre ennuyé & las. Mais, puis qu'il n'a sceu par tous les assaux offenser, n'irriter, sinon à grande peine, ses ennemis, qui ne se riroit à bon droit de sa folie, le voyant maintenāt retirer & glorifier comme victorieux: Il joué trop mal son personnage. Le triomphe ne doit preceder la victoire. En fin,

Appelle, par desclain, l'artifice de ladi-
cte pierre science que n'est mie.

Il est vray que ie croy bien qu'elle
n'est mie en son cerueau: ce neant-
moins il n'est assez bon orateur pour
nous persuader qu'elle ne puisse estre
& habiter en quelqu'un autre: ne que
certains escrivains n'ayent couuërte-
ment monstre quelque bonne voye
pour la trouuer. Mais, que feroit de
leurs liures si obscurs, celui qui en les
versions prend pour enigmes, les sen-
tences tres-faciles à ceux qui enten-
dent moyennement la langue Latine?
On lit en l'exemplaire Latin du L. de
R. Bacho, imprimé 15. ans auât la tra-
duction de Girard, à laquelle est ioin-
cte ladiete epistre (f. 53. page 2. ligne
derniere.)

*Sed confidero quod in pellibus capra-
rum & ouium non iraduntur secreta na-
ture ut a quolibet intelligantur, &c.*

Qu'est à dire. Mais ie confidere que
les

les secrets de Nature ne sont redigez
par escrit es peaux des Chieures &
des brebis, en telle sorte que chacun
les puisse entendre.

Or où est l'homme si hebeté (moyennāt
qu'il ne soit ignorāt du lāgage Latin
ou François) qui ayāt leu, ou ouy pronō-
cer ladicte sentēce Latine, cōme des-
sus, ou ainsi tournée, cōme il faut, n'ē-
tende propremēt qu'elle signifie, que
la coutume des sages n'est de laisser
leurs grāds secrets, touchāt les choses
naturelles, par escrit à chacū intelli-
ble, soit en parchemin de brebis, ou de
chieure, ou d'autre beste, ou encores
en autre quelcōq; matiere cōuenable
à escrire? Ce q̄ l'auteur mesme, en cō-
tinuāt là son propos, faict assez ample-
mēt cognoistre. Et en sēblable manie-
re parle l'escriuain du L. appellé les se-
crets d'Aristote à Alexandre, disant, ce
de quoy tu m'as interrogé, & desire
auoir cognoissāce, est tel secret, que à
grand

grād peine les cœurs humains le pour-
rōt endurer: cōme dōc pourra il estre
peinct en peaux mortelles: mais nōstre
Girard, à faute de cognoistre la signifi-
cātiō des mots Latins, euidōit q̄ ledict
Bacho eut là parlé ænigmatiquement,
& au lieu de trāslater deuēmēt le La-
tin sus mētionné, q̄'il dict atoir tra-
duict, nous a fait present de ie ne sçay
quelles parōlles, desquelles on ne sçau-
roit titer sens; car il n'y en aaucū: pour-
ce en sa pag. 56. lign. 1. où il a noté *Æ-*
nygme, il pouuoit biē adiouter, inex-
plicable. Je repeteray icy les mots pro-
pres de son *Ænigme*, qui sont tels. En
premier lieu ie considere q̄'aux poils
des Cheures & brebis les secrets de
nature ne sont point enseigneiz, de
peur qu'un chacun les entende.

Ne voilà pas bons mots ænigmati-
ques? Or pour me faire des autres, c'est
le meilleur, que pour *pellibus*, il entend
& expose poils. Je ne sçay si yn mesme

Docteur

Docteur a donné Enseignement de la
 ligue Latine à luy, & à celuy duquel il
 me faiçt maintenât souuenir, qui quel-
 que iour voulât prouuer que S. Ieã Ba-
 ptiste estoit en son tēps vestu de peau
 de Chameau, allegoit les effigies des
 peinçtres, lesquels coustumieremēt le
 representent en tel habit, suiuanç (cō-
 me il disoit) S. Marc, qui a escript, *Es-
 erat Ioannes vestitus pilis Cameli.* Mais
 l'un & l'autre eussent bien entendu
 ces 2. ablatifs, *pilis & pellibus*, sans s'a-
 buiser diuersemēt par l'affinité d'iceux,
 si en retenant chacū le sien, ils eussent
 faiçt mutuel eschange de leurs con-
 ceptions & interpretations.

De ce lieu l'ō peut cōiecturer du re-
 ste de la versio, à laquelle, peut estre, il
 donne meilleur nom, qu'il n'en pense,
 en l'appellāt traductio. Mais ie la lais-
 se pour telle qu'elle est. Aussi ne l'ay-ie
 que feuilletée & courue hatiuement,
 pour veoir s'il y auroit encores riē du
 sien,

lien, appartenâr à ladicte sciēce: quoy
faisant, les annotations marginales
m'ont fait prédre garde en cecy, que
ie ne cherchois. Et laisse à penser aux
gens de bon iugement & sçauoir, de
quelle grāce il propose à M. Edouard
Laurent, en vne autre Genne Epistre,
quelque iour estre aduenu, qu'un hō-
me de bon esprit satisfaisant à la de-
mande d'aucū, qui s'esmeruilloient
qu'il ne mettoit riē en lumiere (cōme
font plusieurs de moindre réparation
que luy n'estoit) respōdit que d'uslé
nōbre des L. surpassoit tout aage de
les pouuoir lire, tant s'en faut qu'on
les puisse bien entēdre. D'auantage, que
pour le present on ne pourroit quasi
rien dire que ja n'aye esté dict au para-
uāt: siquāt la sentēce de Terēce. Quoy
cōsidéré par luy ioincte la peur de de-
traction, il a voulu traduire le traicté
de Claude Celestin. Où l'estime qu'il
vucille dire, qu'il a mieux aymé faire
cela.

cela, que d'être prêtre à composer, quelque chose, pour augmenter si grand nombre de liures, ou pour redire choses dictes. Comme si la vérité n'estoit deuers plusieurs sçauans hommes, qui escriuent, qu'il y a encôres infinie choses non sçeuës ny enseignées, lesquelles toutesfois on peut sçauoir & enseigner. Mais ie suis bié d'avis qu'on ne les attêde de la part dudict Girard: de peur que la loqueur du tēps ne fust trop facheuse. Au reste il a opiniô (comme il dōne à entēdre) d'estre bien digne de faire telle respōse, qu'il dict auoir esté faicte par son; ne sçay quel hōme par luy loué de bōté d'esprit, & peut estre cōtrouuē, pour acquerir, sous la couuerture d'autrū, quelque faueur à sa paresse & ignorance. Mais véritablement ie croy, que plus cōtraintable luy seroit vne sēblable à celle d'Apollonius, lequel interrogé par Euxenus pourquoy il ne mettoit quelque chose par

M I I

se par

se par escrit, attendu qu'il auoit & bon
sçauoir en Philosophie, & brane stile
pour l'expliquer, modestemēt respon-
dit, qu'il n'auoit encores appris à se
taire: & deslors imposa silence à sa lan-
gue pour long temps. Or si ledit Gi-
rard eut communiqué ses conceptiōs
accompagnées de detractions & in-
iustes moqueries touchāt l'Alchymie
& les honnestes professeurs & estu-
dians en icelle, lesquels il ne cognois-
soit seulement à ses semblables &
amis, en contenant honnestement sa
langue, à l'imitation d'iceluy Apollō-
nius, & sa main, sans leur donner aban-
don de les publier, il n'eut esté en
danger d'abuser quelques ignorans &
credules lecteurs, & auditeurs, ne d'e-
stre à bon droit moqué des sçauans;
& ie n'eusse eu la peine de confuter
ses resueries ridicules & menteries
intolerables.

12741

F I N.